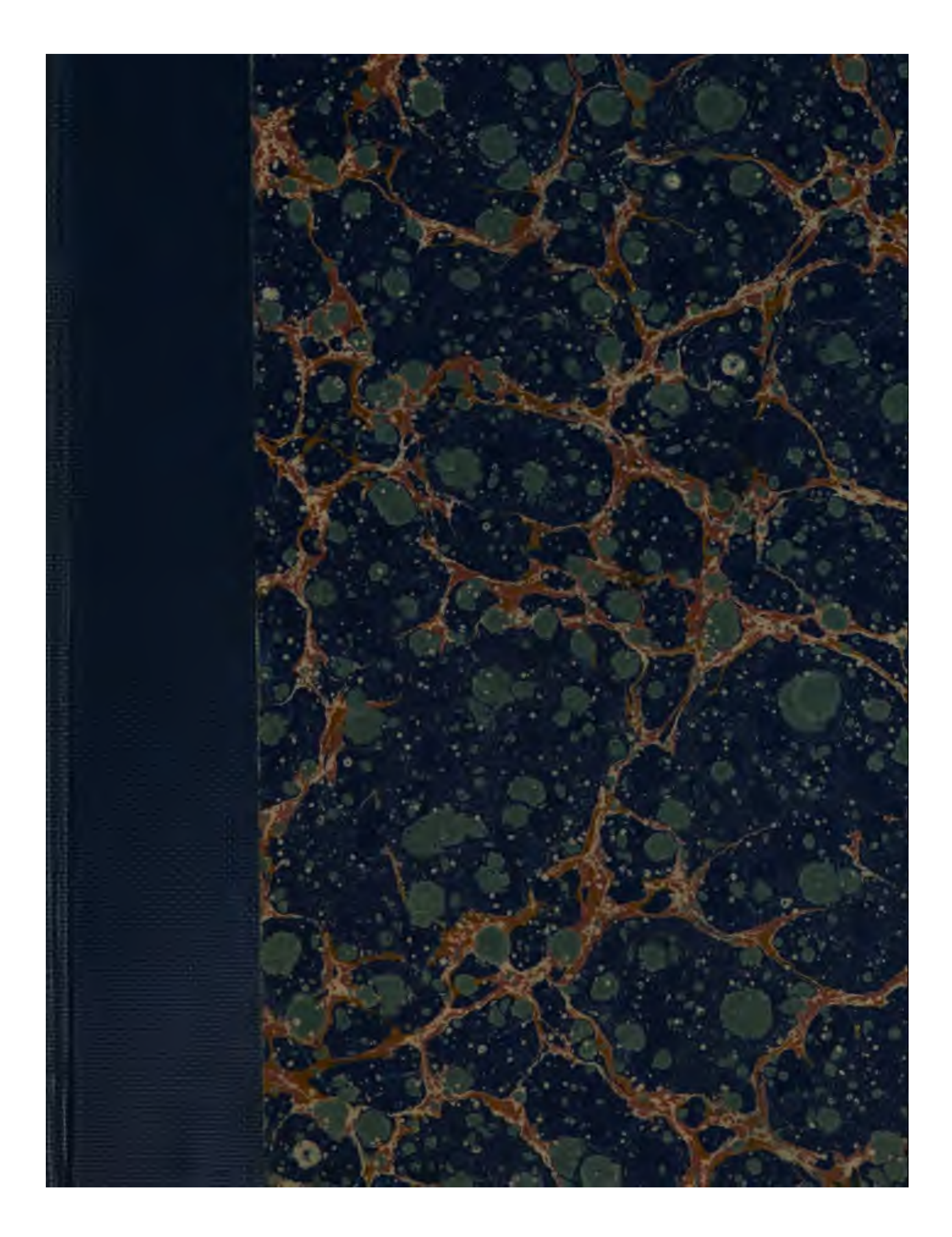



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

CLOVIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

CLOVIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PRÉCÉDÉE

DE CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES;

PAR M. NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DE CAEN.



DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, Nº 36.

BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1820.



AVANT-PROPOS.

Je ne puis me dispenser d'instruire le public des raisons qui me contraignent à faire imprimer ma tragédie de Clovis, avant que de l'avoir fait représenter. Composée en 1801, reçue plusieurs années après par le comité de la Comédie française, distribuée, en partie, aux acteurs qui en avaient accepté les rôles, et mise enfin sous les yeux des examinateurs de la censure, j'avais lieu d'espérer qu'elle paraîtrait au théâtre. Sept mois entiers se sont écoulés, depuis que je lutte, de semaine en semaine, de jour en jour, contre les obstacles sans cesse renaissans, que m'ont opposés les Comédiens. Tantôt, ils ont essayé de me contester des droits que les inscriptions sur leurs registres les plus anciens montraient incontestables ; tantôt, en me forçant à les débattre contre les prétentions des auteurs avec lesquels ils avaient pris des arrangemens irréguliers, qu'ils n'auraient point réalisés, ils me plaçaient dans la situation pénible de les faire céder à l'antériorité de mes

titres de réception; de sorte que si la durée de ces débats se fût prolongée, malgré mes ménagemens, soit de politesse, soit d'amitié, pour les intérêts de tous, aux dépens des miens, elle m'aurait fait autant d'ennemis qu'il y a d'écrivains dramatiques dont les pièces restent enfouies dans leur répertoire, tandis qu'en chaque circonstance, je ne me montrai jaloux que de seconder les hommes de lettres.

Vainement ai-je sacrifié les tours acquis à mes propres ouvrages au plaisir d'être agréable à plusieurs de mes concurrens qui désiraient passer avant moi : mais cette simple générosité, pour ne pas dégénérer en duperie, devait avoir un terme, et dès-lors on m'en fit presque un tort. Il était raisonnable pourtant de remarquer qu'elle ne pouvait aller plus loin, si je ne me résignais à m'exclure absolument de la carrière théâtrale vers laquelle j'ai dirigé la plupart des travaux de ma vie, et que je ne l'avais pas embarrassée, puisque je n'ai donné sur la scène que la tragédie de CHARLEMAGNE dans l'espace de dix-sept ans : encore la retraite forcée de mademoiselle Georges, l'a-t-elle en peu de temps arrêtée.

J'ai donc réclamé, pour la tragédie de CLOVIS, la validité de mon droit antérieur à ceux de

tous les autres, et de plus les promesses particulières des acteurs et les engagemens écrits par eux, contractés formellement envers moi, si long-temps éludés, et définitivement reconnus au bout des nombreuses difficultés que je croyais aplanies par mes soins, par mes visites, par mes explications épistolaires et verbales, enfin par l'ennuyeux et inutile effort de ma persévérance. J'en étais là, et comptais arriver au but, quand *M. Lafon* s'est refusé à jouer l'un des meilleurs rôles de ma tragédie, rôle de son emploi, et dans lequel ses camarades ne pouvaient le remplacer puisqu'ils en jouaient d'autres dans la même pièce, et que leur théâtre n'est pas riche en sujets tragiques.

Ni mes discours, ni même les instances de sa société dont l'administration lui rappelait, dans une lettre très-pressante, les égards dus à l'auteur, l'intérêt de son théâtre, le devoir qui exigeait son service, et le réglement formel qui ne lui permet pas un refus dicté par le caprice, et surtout un refus qui rend impossible la représentation d'un ouvrage reçu, rien n'a pu le déterminer à *faire rondement son métier.*

Le personnage dont Talma s'était chargé, paraissait à *M. Lafon* le seul qui lui convînt; mais dans celui de Clovis, il serait *de toute nul-*

lité, et celui de Clodoric, non moins principal, me semble plus propre *aux habitudes de son talent*. Le lecteur, à qui je soumets la pièce, jugera si je lui faisais une mauvaise part.

Lassé de tant de contrariétés, j'ai mis fin, en me retirant, à ces fastidieuses et vaines négociations de coulisses, qui consument un temps mieux employé par le travail et moins perdu dans le monde, envers lequel elles m'ont fait manquer sans doute à beaucoup de civilités d'usage.

M'accuserait-on de mouvemens d'impatience? Déjà n'avais-je pas entrepris, *dès l'année* 1812, de mettre à l'étude la tragédie de CAMILLE-DICTATEUR, dont les répétitions commencées et interrompues par les fréquens voyages de nos acteurs, reprises et suspendues de nouveau par leurs altercations, ne l'avaient pu conduire jusqu'au parterre, *en 1818* : Talma, sans cesse prêt à partir, en trouvait l'étude trop longue pour les momens de son séjour à Paris; et je crains bien que l'affaiblissement de l'amitié qu'il me doit ne m'ait plus nui que l'affaiblissement de sa mémoire. Lekain, seul acteur auquel on puisse le comparer dans son art, n'oublia jamais ses premiers amis.

C'est assez d'avoir laissé les copies partielles

et les manuscrits complets de Camille, rouler de main en main, chez les Comédiens et dans les bureaux des ministères, et de les avoir exposés à de frauduleuses imitations, sans me résoudre encore à perdre de même un ouvrage plus important et à demi-révélé, que l'espoir de plaire au public avait arraché de mon portefeuille. Je l'imprime, afin que la propriété de mon invention me reste, et non par le puéril empressement de me faire mieux connaître; car les injustices m'ont fait souhaiter plus d'une fois de n'avoir jamais été connu.

D'estimables suffrages m'ont donné sujet de présumer que CLOVIS paraîtrait ce que j'ai conçu de meilleur. Notre bon et grand Ducis (1), notre aimable Delille en ont approuvé le plan et les principales scènes. L'habile acteur Monvel, à qui je communiquai cette tragédie, m'assura qu'*il couronnerait sa carrière*, ce furent ses expressions, *en jouant le rôle de Sigebert*. MM. Thénard et Poisson, de l'Académie des

(1) J'ai surnommé Ducis GRAND, non parce qu'il fut un vrai poëte, mais parce qu'il fut un *grand citoyen*, en refusant une place très-lucrative, au Sénat-Conservateur, qui ne conservait pas la liberté publique au nom de laquelle il était institué.

Sciences; M. de Saint-Just, auteur de comédies lyriques; M. Pariset, médecin et littérateur, assistèrent, sous l'époque du Consulat, à une lecture qu'entendit avec eux le docte Dureau de la Malle, traducteur de Tite-Live et de Tacite; et ce dernier me dit avec chaleur : « *Votre* AGAMEMNON *est une étude classique que vous avez faite pour acquérir la force d'exécuter votre* CLOVIS, *qui me semble lui être supérieur.* » Je ne cite ces paroles que pour m'affermir contre la défiance de moi-même, et pour qu'elles servent de fondement à mon excusable espérance d'être digne de l'attention des vrais juges à qui par-là je témoigne mon respect.

Quelques personnes m'ont demandé pourquoi je ne m'étais pas soustrait à cette suite de dégoûts qui m'écartent du théâtre de la rue de Richelieu, en portant mon ouvrage au théâtre de l'Odéon : c'est qu'ayant suscité le premier l'édification de celui-ci, et coopéré par un écrit à l'établissement de ce nouvel asile des muses dramatiques, j'ai pensé qu'il fallait l'ouvrir d'abord à l'émulation de la jeunesse, et ne pas lui en obstruer l'entrée. Si ce théâtre suit mieux ses réglemens que l'autre, chacun y aura son tour, sans passe-droit, et Clovis peut-être y prendra le sien. Mais ne nous pressons pas. Les spectateurs

ne jouissent-ils pas déjà de cette équitable réserve, en applaudissant au prompt et double succès du jeune M. Casimir Lavigne, dont la comédie m'épargne, par mille traits d'esprit et de verve, la peine d'entrer ici dans tous les détails des angoisses que font souffrir aux poëtes les intrigues d'un tripot comique? Je m'abstins toujours de m'en plaindre pour mon compte, sachant trop que les hommes, si sensibles pour eux-mêmes aux moindres égratignures, ne s'intéressent guères aux plus vives blessures qu'on fait aux autres. Néanmoins, ne peut-on se figurer le juste chagrin qu'éprouverait un sculpteur, un peintre à qui l'on fermerait à jamais les Musées d'exposition publique, un physicien, un chimiste à qui l'on briserait tous les instrumens et les appareils nécessaires à ses expériences, un inventeur dans un art quelconque à qui l'on nierait ses découvertes en les lui dérobant, tandis qu'on les accuserait partout, d'un ton léger, de ne rien produire qui soutînt dignement leur réputation ou leur fortune? Ma position est la même, et sera celle de tous les littérateurs qui subiront de pareils procédés, tant qu'après avoir réglé les stipulations pécuniaires du théâtre français suivant les lois, on ne l'aura pas, relativement à l'exercice d'un art dont les fruits appar-

tiennent à la gloire nationale, soumis aux ordres d'une ferme DIRECTION.

Tout en continuant avec assiduité les démarches utiles à la représentation de ma tragédie, je me trompais si peu sur les assurances illusoires qu'on me donnait mensongèrement, que j'avais d'avance livré CLOVIS au soin de MM. Baudouin, imprimeurs zélés et discrets.

Ce que je publie dans la préface qui suit, sur la censure dramatique, n'a rien de personnel aux censeurs actuels dont je n'ai nulle raison de me plaindre : je n'ai parlé que pour un intérêt général.

Il en est de même de ce que j'ai dit sur le secret des compositions, exposées, quand elles passent de mains en mains, à être imitées, et j'ajouterai critiquées méchamment avant que de paraître. Néanmoins un auteur que je ne connais pas, qui n'est pas encore connu, et à qui je ne pensais pas, s'est appliqué, je ne sais pourquoi, le sens de mes paroles. Je lui pardonne le peu de mesure des siennes.

Maintenant j'expose ces faits qui me sont relatifs : au moment où l'on répétait mon *Charlemagne*, on en annonçait un autre dans les feuilles quotidiennes. Tandis qu'on feignait de mettre mon *Camille* à la scène, on en recevait un autre aux deux Théâtres Français. Deux ans après la lecture d'un Louis IX que j'ai fait, un autre Louis IX a réussi.

Lorsqu'enfin je m'efforçais de donner *Clovis*, un autre ouvrage du même titre m'était opposé en concurrence. Cette suite de *hasards* singuliers est sans exemple.

Ni Ducis, ni Chénier, ni Legouvé, ni MM. Arnaud, Rainouard, Jouy, Baour-Lormian, ni enfin aucun des littérateurs connus ne s'est trouvé dans une position semblable.

Cependant je ne désigne, et je n'accuse personne ; car lorsque j'accuse, je nomme.

CONSIDÉRATIONS

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR MON SUJET.

De tous les ouvrages dramatiques, le plus parfait incontestablement, c'est le Tartufe de Molière, parce qu'il est à la fois le plus régulier dans son genre, le plus théâtral dans son espèce, et le plus moral dans son plan et dans son exécution. En comparant les nombreux chefs-d'œuvre de la scène française et en les méditant, je reconnus qu'aucune de nos plus belles tragédies ne réunissait les trois qualités qui leur sont propres, la pitié, la terreur et la moralité profonde, aussi complètement que cette comédie réunit, dans ses conditions distinctives, l'action des caractères, la force du ridicule, et le pouvoir d'une leçon généralement utile aux hommes de tous les pays. La seule pièce intitulée Rodogune, du grand Corneille, est aussi pathétique et aussi terrible que celle de l'inimitable Molière est tout ensemble fortement ri-

sible et grave ; mais celle-ci, mieux construite dans tous ses ressorts, plus instructive pour le genre humain, va mieux à son but spécial : elle attache, plaît et corrige.

D'après ces réflexions, on ne s'étonnera pas d'apprendre que la meilleure des comédies m'ait servi de modèle pour la création d'une tragédie que je crois la meilleure des miennes ; et qu'ayant long-temps étudié le Tartufe comique soumis aux strictes règles de Thalie, je me sois efforcé de placer sur notre théâtre un Tartufe tragique, régularisé par les lois les plus sévères de Melpomène.

Il me fallut donc choisir la figure d'un célèbre imposteur. Dès qu'on jette un coup-d'œil sur l'histoire, on voit que les fourbes n'y manquent pas : ce sont eux qui ont joué les premiers rôles dans le monde ; mais la tragédie ne doit s'attacher qu'aux plus remarquables ; et Voltaire, frappé de cette idée, s'empara soudain de Mahomet. L'offrir en spectacle était, certes, une éminente leçon philosophique ; mais qui a cessé d'être, de nos jours, assez directe à nos mœurs nationales, assez conforme aux opinions européennes. Ce que le personnage a d'extraordinaire, ce que son culte arabe a d'étrange pour nous, rend son image un peu fantastique à nos yeux. Son hypocrisie, dans une autre croyance que la nôtre, s'expose avec des traits de généralité qui ne me paraissent, en quelque sorte,

qu'allégoriquement applicables à la fausse sainteté de nos hypocrites. Ajoutons que les sectaires fondateurs, que les aventuriers conquérans sont rares: les rois criminels le sont moins. Je voulais que la moralité, résultante de ma peinture nouvelle, fût commune à tous, moins indirecte et plus locale, afin qu'elle frappât vivement l'esprit public.

Le premier qui s'offrit à ma vue, sous les faces que je cherchais, fut *Constantin*. Cet empereur qui, cédant à l'invasion d'un dogme populaire que le zèle de l'apostolat répandait progressivement dans chacune de ses provinces, qui, commençant l'alliance du pouvoir spirituel avec le temporel, ne tarda pas à changer l'esprit de chrétienté morale en un esprit de catholicité politique, plus conforme aux réglemens du despotisme par lequel il s'est pour toujours altéré; ce prince inique, sanguinaire et dévot, meurtrier de ses peuples, bourreau de sa famille, ne s'entourant pas moins de prélats que de satellites, avait trop habilement fait sanctifier ses crimes, pour ne pas se bien distinguer entre tous les oppresseurs apothéosés ou bénis. Néanmoins, je pensai que le savant auteur du *Tartufe* n'avait emprunté son personnage ni de l'Italie, ni de l'Espagne, berceau de l'autorité inquisitoriale; mais qu'il en avait saisi l'original au milieu de la France même, et que son portrait, vigoureusement tracé, largement coloré, n'en était

que plus éclatant à nos regards. Résolu de marcher avec fidélité sur la trace de son génie, qui devint mon guide, je tâchai d'assujettir mon imitation dramatique à toute la conformité que souffrait un genre différent du sien, en choisissant mon héros d'hypocrisie dans notre propre nation. Ainsi donc, remontant aux sources de nos annales monarchiques, j'y retrouvai ce converti couronné qui baptisa de sang des villes entières, au nom de la charité, et qui multiplia sitôt ses conquêtes dès-lors que ses armes furent assistées par les *évêques catholiques qui voulurent*, dit Grégoire de Tours, *se servir des Francs pour détruire les rois ariens*. Cette seule phrase explique la conduite et la fortune de CLOVIS qui fut *le Constantin de la Gaule*. Or, mon imposteur tragique m'apparut tout entier dans le premier roi chrétien.

Eh quoi ? le scrupule ne le défend pas de nos pinceaux ! Quelle témérité scandaleuse ! Quoi ! le chef de la première race de nos Rois ! Quoi ! le fondateur de la monarchie française ! lui, dont le sacre fut célébré par saint Rémi ! Ah ! qu'on cesse de se récrier sur ces grands titres : qu'on abjure les erreurs et les mensonges qui sanctifient un barbare Sicambre ! Démasquons l'hypocrisie même des historiens, plus pernicieuse que celle des héros dont ils préconisent l'exemple, et qui, sous leur plume, fait jésuitiquement parler l'histoire en contradic-

tion avec les faits qu'elle nous rapporte. Nommez, nommez Clovis, chef de l'exécrable famille Mérovingienne, fondateur d'une oppressive hiérarchie militaire, spoliateur des nations qu'il conquit à l'Église. Voilà les vrais titres que lui reconnaît l'équitable et libre philosophie. C'est l'erreur la plus fatale, c'est l'outrage le plus mortel à toute dynastie régnante, que de rattacher sa grandeur au souvenir d'un monstre, convertisseur homicide, cupide ravisseur des produits territoriaux, édificateur de ruineuses abbayes, fléau des potentats ses voisins, et destructeur de sa propre maison. Détrompez-vous sur les apologies menteuses, et ne trompez plus autrui : fouillez dans les vieilles traditions; feuilletez les chroniques sincères; ne vous obstinez plus à signaler comme une race vraiment royale, cette succession d'assassins et d'empoisonneurs superstitieux qui sortirent de ce Clovis, en légitimes légataires des fruits d'un pieux brigandage. Ont-ils profité long-temps de ses forfaits? Écoutez les âges reculés : bientôt après sa mort, votre oreille n'entend-elle pas les plaintes de son petit-fils Chilpéric, répétées par le véridique MONTESQUIEU : « *Notre fisc est devenu pauvre; nos richesses ont été transportées aux églises : il n'y a plus que les évêques qui règnent; ils sont dans la grandeur, et nous n'y sommes plus.* » Et comme averti par ces mots, le sage interprète de L'ESPRIT

DES LOIS vous démontre le peu que valent ces princes, ou conquérans ou dominés, qui ont enfoui les biens de leurs États dans les monastères; puis, dans un examen rapide des immunités et des donations saintes, vous indiquant que nos Rois éclairés et justes leur ont courageusement repris ce que nos Rois, hypocrites ou faiblement crédules, leur avaient cédé, il termine par cette réflexion qui redevient utile à nos contemporains : « *Le clergé a toujours acquis, il a toujours rendu, et il acquiert encore.* » Remarquons, en effet, quels princes le dépouillèrent de ses larcins, ou combattirent ses usurpations : ce furent les plus équitables, grands et héroïques, qui aient gouverné la France : Charles-Martel; quelquefois Charlemagne; lisez ses capitulaires : long-temps Philippe-Auguste; souvent saint Louis même; Charles-le-Sage; et, durant les deux tiers de sa vie, le tolérant et brave Henri IV. Tels sont les beaux noms qui honorent la monarchie, et par lesquels on doit la vanter : mais la réprobation universelle que mérite la mémoire de Clovis, lui attirerait la haine et le mépris en se confondant avec elle. Si vous voulez rendre la royauté plus auguste, ne réclamez pas les hommages du peuple en lui voilant la vérité : séparez moralement sur la scène, ainsi que dans vos esprits, l'image des tyrans de l'image des bons Rois. Souvenez-vous qu'on souille les uns en ne les

distinguant point des autres. Aucun respect humain n'est durable s'il n'a pour base la vertu pure, et pour objet des choses ou des hommes véritablement respectables. Cette maxime s'accorde avec la leçon salutaire que j'expose en offrant le caractère d'un héros sycophante, pour inspirer à tous l'horreur de ses pareils, pour arracher le masque à leur méchanceté si dangereuse aux nations, et pour qu'on renonce enfin sagement à vouloir enter la glorieuse tige des lys français sur les débris d'une souche corrompue, dont le septième siècle vit pourrir tous les rejetons empestés.

Ce spectacle ne sera pas moins instructif par le tableau qu'il présente de la législation informe et grossière qu'avaient donnée des brigands vagabonds à des esclaves guerriers et à des prêtres avides. L'antique empreinte de barbarie qu'elle porte, a laissé ses marques sur les institutions de l'Europe moderne. Nos codes semblent ternis encore de la rouille du fer des conquêtes. D'un côté, la brutalité militaire, de l'autre, la ruse ecclésiastique, dictent tous les statuts d'une olygarchie graduelle et qualifiée d'ordre nobiliaire, qui seule élit les rois, qui les réduit à subsister de leur trésor, qui leur prête ou leur refuse un service temporaire, ne leur accorde que des rétributions en nature, selon le rang d'une vassalité réciproque, tandis que le reste de la population rampe sous le joug

du servage de la glèbe, et subit les extorsions de toute espèce, qu'il impose aux terres et aux personnes, également possédées en propriété par la force du glaive. Considérez que, sous une telle forme établie, on comptait trois classes distinctes, dont une seule, la caste moyenne, jouissait de quelques droits indépendans, en qualité de seule propriétaire. La première vivait sans biens, soldée sur les produits fiscaux, et dans une brillante *domesticité* chez les rois et chez les princes : la dernière végétait sans possession aucune, et dans le plus abject *esclavage*. Celle du milieu, composée de ce qu'on nommait ingénus ou hommes nés libres, existait d'un patrimoine, n'était assujettie qu'à quelques redevances, à des dîmes matérielles, ou à des fournitures d'équipages et de chariots. Cette classe, peu nombreuse, comparable à notre bourgeoisie aisée, était vraiment noble puisqu'elle ne dépendait pas; pourtant la haute noblesse ne s'attribuait qu'aux *leudes* ou fidèles, aux *comtes, compagnons* et *convives des princes*, qui les nourrissaient de leurs deniers et sur leurs fonds domaniaux, en ornemens fastueux de leur grandeur. Cette classe toute cliente, se régissait en vertu de la loi politique, loi de tyrannie en ces temps. La classe des ingénus se gouvernait par la loi civile, loi moins étrangère à la liberté. Cependant, la cruelle inégalité des compositions du droit salique,

par lesquelles on ne peut tuer un leude franc que pour six cents sous, un ingénu franc que pour trois cents, un romain que pour moitié de ce prix, enfin un esclave ou serf que pour quelques oboles, valeur de sa tête qu'on payait à son maître; cette monstrueuse inégalité, dis-je, retint longtemps les Gaulois et les Romains conquis, sous l'empire de la loi gothe et gombette, et du Code théodosien, que les Bourguignons et les Visigoths, autres vainqueurs préférés par eux, allièrent aux coutumes suivies par le catholique Clovis.

Jugeons, d'après cela, si la chute de Siagrius et celle d'Alaric, en délivrant la Gaule de la domination romaine et de l'arianisme, dut être avantageuse ou défavorable aux libertés des peuples et des princes gaulois. N'était-il pas déjà bien fatal pour eux que leurs premiers conquérans fussent venus se partager leur territoire, dont il ne leur resta qu'un tiers ou que moitié, quotité que les Savans contestent encore, sans qu'un barbare, plus violent que tous, arrivât les dépouiller de leurs derniers droits légaux, et leur ôter les arts et les usages qui les avaient policés? Du point de sa conquête découlèrent ces inégalités révoltantes dont nous nous efforçons vainement d'âge en âge d'extirper les racines. Le service que devaient les leudes au monarque n'étant alors que conditionnel et transitoire, il fallait que les bénéfices, les hon-

neurs, les gages de la fiscalité fussent amovibles, afin que la crainte d'en être privés les retînt et les lui attachât. Les domaines, premièrement concédés par baux annuels, devinrent ensuite des fiefs où ils portèrent leurs prérogatives, tinrent des placites ou assises, origine des justices seigneuriales qu'ils exercèrent. Ces priviléges, accordés aux personnes, s'attachèrent aux biens territoriaux comme leurs produits ; elles les vendirent ; ils furent en proie aux plus forts ; ils passèrent de l'une à l'autre. De-là, tant de petits suzerains formant ces cours féodales autour du souverain, à qui leur turbulent orgueil se rendait si redoutable. De-là, cette puissante aristocratie qui composait seule les assemblées publiques, et que l'ignorance confondit souvent avec des assemblées nationales, jusqu'à l'époque où les notables des communes prirent connaissance des affaires portées aussitôt devant les princes. Notez cette révolution que les formules de la seconde race confirment, tant au milieu de la féodalité des seigneurs séculiers que de la féodalité cléricale, par le texte des capitulaires de Charles-le-Chauve.

Lex consensu populi fit, et constitutione regis.

La date de ce monument si bien en accord avec les principes consacrés par le double pouvoir légitime qui sanctionna le vœu de notre révolution constituante et constituée monarchiquement, ré-

vèle depuis quel nombre de siècles, la nation et ses rois combattent ensemble contre les gothiques établissemens d'une aristocratie enfantée par les gens de guerre, dans les ténèbres de nos origines. Jadis les grands élisaient tous leurs préposés, et même leurs rois qu'ils adoptaient ou déposaient à leur gré; jadis, ils leur refusaient leurs subsides temporaires et leurs bras; jadis, ils armaient contre eux leurs vassaux et leurs serfs; autrefois encore, les seigneurs épiscopaux se croyaient maîtres de les oindre ou de les excommunier, de les couronner ou de les tonsurer, de les tondre et de les interdire. Aujourd'hui le peuple vote ses lois et ses charges annuelles; son service régulier est permanent; aujourd'hui, sa tolérance, inscrite en maxime d'État, éteint les foudres des bulles révolutionnaires; aujourd'hui, les corps de législation et de judicature sont présidés, d'après sa désignation, par des hommes que choisit le monarque; et la féodalité, désarmée, anéantie, ne réduit plus celui-ci à soutenir son faste du seul revenu d'un modique domaine. Eh bien! que les favoris de cour, que les zélés cliens de leur patronage nous déclarent quel régime est préférable, de celui qui opprimait la France et ses princes, ou de celui qui les honore et les affranchit également en nos jours? Les rois ont-ils perdu tant au change d'avoir plutôt affaire au peuple qu'aux grands?

Que résultait-il autrefois des abus de la force aveuglément despotique, introduits par les Germains et les Goths du Nord ? ils instituaient, quoi ? la nécessité de la fraude et du meurtre. Avant que les seigneurs, bien cantonnés dans leurs châteaux inféodés, pussent agir hostilement contre leur maître, les maîtres attaquaient et détrônaient leurs égaux. C'est là l'exemple que j'ai voulu présenter, dans ma Tragédie, sous des couleurs saillantes. Malheur à tout roi faible auprès d'un voisin puissant, qui le fait son tributaire ou le renverse !

Montesquieu nous développe en très-peu de lignes, mieux que *le P. Daniel*, que *le duc de Nivernais*, et que *l'abbé Dubos*, les causes de l'agrandissement et des scélératesses de Clovis. Ce clair passage est bon à citer : « Clovis eut de plus grands succès dans les Gaules que les autres princes. » Voici la raison simple exprimée par le docte publiciste : « Il put donner des établissemens considérables à ceux qui l'avaient suivi. Les Francs accoururent à lui de toutes les tribus, et les autres chefs se trouvèrent trop faibles pour lui résister. Il forma le dessein d'exterminer toute sa maison, et il y réussit : Il craignait, dit Grégoire de Tours, que les Francs ne prissent un autre chef. » (Les parricides familiers à ses successeurs attestent qu'ils suivirent les traces de son esprit systématiquement sanguinaire). « La loi séparait sans cesse la monar-

chie : la crainte, l'ambition, la cruauté voulaient la réunir. »

Quelles conséquences induire de cette remarque? que ce qui arrive dans une vaste région, divisée en plusieurs royaumes, arriverait par la même cause sur toutes les régions continentales. Deux malheurs infaillibles les menaçent à la fois, si le système guerrier, agrandi démesurément et concurremment avec le nôtre, durant une suite de folles victoires, demeure coordonné d'une manière permanente : 1° la sujétion de la plupart des principautés indépendantes où les couronnes payeront des tributs honteux; 2° l'anéantissement progressif et total de la liberté politique et civile des nations. Il s'ensuit perpétuellement d'un tel système que le monarchique dégénère en pur despotique, et que la prépondérance fatale à tous les pouvoirs et à tous les droits, n'appartient, en définitive, qu'au seul despote que protégent les plus grandes armées. Ce terme est celui de la nature des choses. Or, mille à parier contre un, dans les chances futures, que le plus fort de tous, en dernier, aura les mœurs des *chasseurs d'hommes*, tels qu'Attila et que Tamerlan, plutôt que celles des *pasteurs de peuples*, tels que Marc-Aurèle. Ainsi donc l'extension du pied militaire, appuyé des mysticités, nous ramènerait, non au 13e siècle, comme le répètent les adversaires des préjugés qui survivent, mais au 5e,

mais au 6e siècle des invasions de la Tartarie et de la Scythie. Les empires romains et grecs ne s'écroulèrent que sous les pas des légions cimbriques, slaves, sarmates, gothes, vandales, qui traversaient le monde civilisé pour détruire les lois, les monumens, et pour hériter du sol par la violence des armes. La servitude des hordes du Nord, toujours féroces et à demi-sauvages, n'est-elle pas l'instrument le plus propre à forger sans cesse les chaînes des nations du continent ? Elle ressemble au vent glacé du pôle, qui ne souffle sur la terre que pour en ravager la culture et priver tout de la chaleur vitale. Les nomades guerriers qu'il chasse de leurs climats connaissent-ils des frontières ?

La puissance septentrionale la plus éclairée, l'Angleterre, ne doit qu'aux fructueuses communications du commerce, son gouvernement mixte, et ces lumières philosophiques qui, de tous les points du globe, y furent comme importées avec les richesses des pays agricoles qu'abordent ses flottes, que dépouillent ses rapines. Encore n'aurait-elle pas eu sa grande charte de liberté, si les intérêts de sa noblesse olygarchique n'avaient soulevé les intérés communaux contre ceux du trône et de l'autel, que sa constitution restreignit. Pour nous, au contraire, chez qui le peuple et la royauté se liguèrent pour la destruction des suzerainetés nobiliaires, nous, dont les attaques eurent lieu dans

un sens inverse, nous qui, puissans par notre territoire, existons sans crédit fictif, qu'avons-nous besoin d'emprunter ses formes de parlement, et de l'imiter ?

Les relations étendues de son industrie, disais-je, lui inspirèrent les idées d'un juste affranchissement : mais bientôt l'influence de ses troupes coloniales réagissant sur elle, ses chefs enrichis la précipiteront sur l'ancienne pente du despotisme militaire.

L'époque est venue d'opposer enfin la suprématie morale des institutions à la suprématie physique du canon et du grand nombre des milices; il est temps que les cabinets qui les soudoient pour l'asservissement général cessent de trouver dans les volontés des Chambres représentatives de quoi fournir à leur solde pesante. Les cabinets, toujours fragiles dans les crises d'État, se rangent à la direction d'un seul : si cet homme est fort, il hasarde les nations ; s'il est faible, il peut les vendre, tandis qu'un gouvernement délibératif résiste et ne les vend jamais. Loin de craindre, de ralentir et de détourner la marche actuelle de la civilisation des peuples, faites que les épées défensives s'abaissent devant le droit de cité ; que l'armement soit communal ; qu'un sentiment d'indépendance oppose de ville en ville, de bourgs en bourgs, de guérets en guérets, une impénétrable et insurmontable barrière aux laves de fer périodi-

quement vomies par le cours des âges de par-delà le mont Taurus jusqu'au rocher de Gibraltar. Accélérez la tendance des États à s'unir par le lien municipal : qu'ils s'entendent de toutes les parties du continent : qu'une même raison les anime, les enseigne, les ligue et les pousse ensemble : qu'il y ait entre eux unité d'action, identité de courage. Peut-être n'aurez-vous pas assez des forces de la révolution, dont on accuse les principes aujourd'hui, et des hautes vérités de sa propagande, *pour consommer la réforme politique*, pour désarmer l'ignorance, et pour arrêter une révolution plus terrible que renouvellerait la barbarie enrégimentée dans l'Europe, comme au temps où la tyrannie sacrée de Clovis écrasait les rois et les sujets par le double pouvoir de la mitre et de l'épée.

Voilà ce que mon sujet m'a fourni de vues principalement utiles à retracer devant les spectateurs. Ces grandes leçons ne ressortent que de l'histoire, et je ne me suis permis de l'altérer par aucun mélange romanesque. Voici comment j'ai disposé les élémens des faits dans l'ordre qu'exigeaient les règles de mon art.

De tous les faits de mon héros je n'en ai choisi qu'un, et je l'ai pris au moment où il va s'accomplir, afin de réunir, sans invraisemblance, les trois unités d'action, de temps et de lieu. L'époque

éloignée de ce fait, se prêtant à l'exacte régularité des formes grecques et devenues classiques, cet avantage, si rare dans les sujets plus modernes qui refusent souvent de s'y ployer, m'a suggéré l'invention de la fable la plus simple, concentrée dans une seule famille entre un petit nombre de personnages. Leurs seules physionomies, bien distinctes, me sert à peindre les contrastes des principaux caractères du temps. Rien d'épisodique ni dans l'action, ni dans les rôles; point d'incidens, point de coups de théâtre, point de reconnaissances fortuites, point de machines; les péripéties se produisent par les sentimens, et tout se passe dans le cœur.

Averti par l'exemple des maîtres de l'art, qu'il fallait préférer, pour la scène, les dernières actions remarquables des héros aux premières de leur vie, dont les détails rappelés dans les dialogues enrichissent mieux la diction, je me suis arrêté au trait le plus marquant dans la fin de l'histoire de Clovis, pour la développer plus amplement.

Le meurtre de Sigebert, son parent, qu'il fit égorger par le fils de ce roi, pour hériter de l'un et de l'autre, en punissant le parricide qu'il avait commandé, m'a paru ce qui signale le mieux l'atrocité de ce saint usurpateur. C'est sous ce rapport criminel que j'avais à l'offrir, et non sous les apparences de gloire et de piété que l'erreur lui prête et qui ne lui

ont que trop fait de coupables imitateurs. Selon moi, la poésie s'est souvent dégradée, en relevant sous des couleurs prismatiques, le portrait des scélérats illustres qu'elle ne montre que de leur beau côté. Ce n'est point le Clovis des romans que Melpomène doit peindre, mais le Clovis de l'histoire.

Ce rôle principal ne paraît que rarement dans la pièce : mais dès qu'on le voit, il y apporte la terreur; mais tout s'y fait par lui, pour lui, et contre lui; mais la terreur le ramène au dénoûment qu'il occupe tout entier. Il n'a d'autre passion dans le cœur que son ambition ardente et profonde : mais cette passion est la plus cruelle, et le pathétique en dérive du fond de l'ame de toutes ses victimes. Or, l'acteur qui le représentera, ne doit pas seulement débiter ou déclamer les choses qu'il dit, mais passionner fortement la politique en lui; car dans ses déterminations, le vice a autant d'énergie que la vertu.

Son premier ministre Aurelle, contraste, par sa dissimulation servile, avec la fermeté réfléchie de son maître. C'est un subtil intrigant du bas-empire, accoutumé dans les palais à regarder froidement les crimes, comme des moyens prompts d'accroître son crédit : homme corrompu par tous les vices, et dégagé, par le raisonnement, des liens de la conscience. Sa vanité n'ambitionne que le rang de favori du chef suprême, qu'il croit diriger par son habileté. Un

important monologue le caractérise, et développe les tortuosités intérieures et l'abject orgueil de ce nouveau Tigellin. Romain, il a les mœurs dégradées et les raffinemens habituels de tous les Romains préfets qui gouvernaient alors la plupart des provinces gauloises. C'est le noble flatteur du roi des Francs, qui, non moins pénétrant que farouche, le subjugue par cette rudesse altière, dont les dehors couvrent une astuce perfide dans le naturel des hommes du Nord. Il ne faut pas moins que la souplesse d'Aurelle, pour servir d'agent docile à Clovis : car on se ferait une idée très-fausse de lui, si l'on imaginait qu'il ne fut qu'un barbare ignorant.

Les princes de ce temps-là n'exerçaient pas une diplomatie moins compliquée, moins active, et moins étendue que la nôtre. A juger des relations multipliées qu'ils entretenaient dans la paix et dans la guerre, depuis les rives de la Seine et de la Loire, jusqu'aux bords du Tibre, et des bords de l'Afrique à ceux du Bosphore, on peut mesurer le vaste génie dont avait besoin, pour se maintenir et s'accroître, le rival du grand Théodoric, alors régnant dans Arles et dans l'Italie. Aussi n'ai-je pas négligé de lui faire déployer ses projets de domination et les causes de ses ambassades à la cour de Bysance. Les seigneurs francs s'y instruisaient à mener les affaires : ils occupaient les charges de proconsuls; ils recevaient les dignités de préteurs et de pa-

trices, chez les empereurs d'Orient et d'Occident.

Qu'ai-je placé près du vainqueur de Tolbiac? le général de ses armées le plus connu, Clodoric, fils de Sigebert, roi de Cologne. C'est sur la figure de ce prince royal que j'ai rassemblé toutes les qualités de la franchise, de la valeur, de la confiance, de l'amour, enfin tous les penchans qui produisent l'héroïsme vertueux. C'est sur lui et sur la princesse dont il est aimé, que se fondent l'intérêt, la pitié de mon drame. A son égard seulement, les convenances de l'art m'ont détourné de suivre les annales, mais sans rien changer à l'événement historique. Le spectacle d'un fils volontairement meurtrier de son père, eût révolté sur notre théâtre. Il suffisait à mon plan d'offrir l'apparence de ce sanglant parricide, exécuté par ordre de Clovis et puni par lui-même; et j'ai corrigé ce que le sujet aurait eu de hideux et de dénaturé, de façon à le rendre plus touchant et plus terrible. En cela, s'il est moins vrai, il est plus vraisemblable. L'ame de ce guerrier se peint dans ce peu de vers qu'il prononce après que le meurtre de son père lui a été proposé :

Sous des astres sereins et des siècles tranquilles,
Heureux penchant de tous, les vertus sont faciles :
Mais quand on les proscrit, c'est alors qu'il est beau
De hâter noblement ses pas vers le tombeau,
Et d'avoir, sans tremper dans le torrent des crimes,
Traversé sa carrière au nombre des victimes.

Autant ai-je mis de soins à dessiner largement les traits d'un scélérat ceint du diadême, autant je me suis appliqué à colorer vigoureusement toutes les vertus dignes de la majesté royale, dans le noble vieillard qui la représente en victime de l'usurpation. Sigebert, malgré son grand âge, conserve la force de la magnanimité : son expérience voit tout, pressent tout, et juge tout avec sagesse. Il ne succombe que par l'effet des noires trames qu'il a soupçonnées, et dont l'enlacement le met dans l'impuissance absolue de se défendre. Lui-même fait l'exposition du sujet et des caractères dans le premier acte qui se compose simplement de deux scènes; et d'elles seules on voit partir l'unique fil qui conduit l'intérêt progressif des passions jusqu'à la fin. Dès le second acte, la chute soudaine de ce roi détrôné produit dans son sort et dans l'ame de son fils la plus étonnante *péripétie* que j'aie jamais imaginée. Elle amène au quatrième, entre ce vieillard et Clodoric, une scène véhémente, de laquelle Monvel ne craignait pas d'augurer que j'obtiendrais un effet entraînant sur les spectateurs. Le dernier acte, où tous les ressorts de la terreur sont tendus, renferme un dialogue de Clovis et du fils de Sigebert, dialogue sombre et entrecoupé, que j'ose indiquer comme étant le plus conforme dans ma pièce à ceux qui causaient de tragiques frémissemens sur les théâtres

des Grecs, dont j'ai fait une longue étude.

Qu'on me permette, en expliquant les intentions qui ont dirigé mon travail, de m'arrêter aux points capitaux sur lesquels je fondai mes espérances d'attacher le public assemblé. C'est dans la pratique de l'art que j'en ai appris la vraie théorie; et je puis affirmer que, si je n'en avais su appliquer toutes les règles à la composition de Clovis, je n'eusse jamais été capable de faire mon *Cours analytique de littérature.*

Une des conditions que j'y recommandai le plus, fut celle de l'observation des mœurs locales qui m'ont procuré le moyen d'opposer en mon drame le langage et les idées du paganisme, qu'avait jadis introduit l'Empire sur les bords du Rhin, au culte du christianisme que la ferveur épiscopale introduisait partout. D'une part, les ornemens mythologiques rehaussaient la poésie dans ma pièce; de l'autre, le développement de la morale évangélique tempérait l'image des rigueurs de la catholicité. Il fallait, pour que mon ouvrage ne fût point, même en apparence, une sinistre satire de la religion, séparer la pureté de ses préceptes d'avec leur cruelle application; et montrer, à côté des attentats commis en son nom, les services qu'elle put rendre aux barbares adoucis par elle.

Considérons impartialement ce qu'elle fit de bon,

et de quelle origine elle sortit : nous verrons la cause de ses progrès. L'ancien monde languissait totalement sous l'esclavage, quand la secte des apôtres et des Esséniens, en rattachant l'homme à Dieu, le délivra du joug des hommes. L'égalité des peines et des récompenses d'une autre vie, et le pardon des injures, dogme emprunté de la philosophie grecque, pytagoricienne et socratique, consola les infortunés de l'inégalité des conditions terrestres. D'abord, une classe de gens vulgaires, simples, pauvres et sans lettres, prêchèrent la charité, la communauté des biens; ensuite une classe plus élevée, se mêlant à ces ouvriers obscurs, prêta l'aide de l'éloquence à leurs maximes qu'elle épura : les stoïciens y ajoutèrent le principe de la liberté, de l'imperturbabilité de l'ame. Les grands talens s'emparèrent de la prédication : ils firent bientôt de la foi rectifiée, *une opinion générale*, et la force de celle-ci, combattant l'ancien sacerdoce, en établit un nouveau, que les autorités publiques furent contraintes d'adopter et de régler politiquement. L'Évangile était, pour ces temps d'oppression impériale et de barbarie universelle, la seule *propagande* salutaire à l'humanité; c'était la seule capable d'apprivoiser de farouches peuplades qu'elle poliçait dans leurs irruptions périodiques, en leur révélant qu'il existe une puissance supérieure à la force. Une si douce morale, toute philanthropique,

étrangère aux violences du catholicisme romain, suivit, dans les premiers siècles, la marche du système de liberté que proclament aujourd'hui les Philosophes, que déjà ils professent en martyrs au milieu des factions diverses, et que l'adoption des gouvernemens représentatifs agrandit à raison des degrés de lumières acquises aux peuples européens et américains. Peut-être à l'avenir, enorgueillis de leurs triomphes, ses apôtres, ses partisans zélés altèreront-ils le dogme de *la nationalité*, auront-ils leur sacerdoce, leurs mystères de salut d'État, leurs masques, leur fanatisme, leur intolérance et leur inquisition judiciaire; mais aussitôt qu'elle remplacerait les prêtres du culte par des *prêtres de la nature*, elle ne ressemblerait plus qu'à la foi de la reine Clotilde, qui n'opéra la conversion de Clovis, que pour exciter son époux à venger son père assassiné par son oncle, et pour faire siéger les ressentimens sur le trône. Une sainte, canonisée pour de telles causes, n'eût pas mis la piété sous un jour favorable à mon dessein d'attendrir les cœurs: Je l'ai donc écartée afin qu'elle cédât la place au portrait d'Édelinde, fille d'Alaric, roi des Visigots ariens, princesse douée des mœurs d'une véritable chrétienne, animée d'une ferveur sincère, persuasive et compâtissante. Sa tolérante vertu est d'ailleurs plus analogue à l'innocence des humbles pasteurs qui recevaient leur mission des conciles ori-

ginaires, et qui, dans les cours, prêchaient les lois de cette égale fraternité, que nous rappelle naturellement *la nudité de la naissance et de la mort.*

Ces sentimens, que j'aurais voulu pouvoir exprimer avec la plume irréprochable de Racine, pour les mieux communiquer aux esprits, m'ont inspiré le soin de soutenir la diction de ma tragédie autant qu'il m'est possible.

Mon aversion invétérée pour la tyrannie me suggéra le dénoûment de cette pièce sur Clovis, héros qu'on n'y voit puni que par la honte de son plein triomphe et que par l'horreur de son couronnement, qui ne lui laisse pour satisfaction que le néant d'une fausse gloire. Cette catastrophe m'a paru le plus en analogie avec l'histoire du monde, où la vertu ne l'emporte qu'avec le temps. J'avais peint, dans ma tragédie de Charlemagne, la conspiration des gouvernés contre le gouvernant : je peignais, dans Clovis, celle du gouvernant contre les gouvernés.

Cet ouvrage, conçu et exécuté sous le passage du *consulat français*, explique assez les motifs de ma conduite sous l'érection de *l'empire.* Aurais-je pensé en conscience ce que j'écrivais, si j'avais souri aux faveurs du chef qui renversait la liberté de mes concitoyens ? Je le quittai, prévoyant trop les malheurs publics et ceux que j'attirais sur moi. La privation de mon patrimoine, arbitrairement ravi, eût été peu de chose à mes yeux, si ma famille n'eût

trop souffert dans l'intervalle d'une longue persécution ; mais le crédit d'une réputation naissante, que j'espérais rendre utile et dont je sentais qu'on m'allait enlever les ressources par les diatribes journalières des plumes vendues, fût, je l'avoue, mon sacrifice le plus coûteux. Je le fis encore, étant bien résolu de ne pas plus me laisser séduire par les illusions de la célébrité que par l'intérêt de jouir en repos de mes biens. Céder à un homme le droit de vous récompenser, c'est, en devenant son justiciable, lui céder celui de vous punir. L'estime et l'amitié d'une jeunesse savante, dont plusieurs membres se sont illustrés rapidement dans leurs carrières, m'ont seules distrait de mes peines, en me procurant les divers moyens de m'instruire.

J'avais besoin d'un tel secours pour occuper mon activité naturelle, qu'on avait détournée de son but, puisque des obstacles politiques, tantôt déclarés, tantôt déguisés, ne s'élevaient pas moins que les obstacles théâtrals contre les représentations de mes œuvres dramatiques ; car les agens du pouvoir ne dédaignent pas d'entrer secrètement dans le tripotage des comédiens pour susciter des embarras à certains auteurs, quand ils rougissent de leur nuire ostensiblement. D'ailleurs, aurais-je pu soumettre à la censure, qui m'interdisait tout effort dans mon art, ma tragédie de Clovis ? Avais-je l'inspiration d'un prophète, à l'époque où je la composai ?

Prévoyais-je qu'elle offrirait, quelques années plus tard, tant d'allusions à un forfait commis sur la famille régnante en Espagne ? Quoi ! un prince royal en discorde avec son père, et le jouet d'un usurpateur qui use de sa crédulité pour détrôner le père et le fils, et qui les détruit tous deux afin d'envahir leurs États ! Ma tragédie devenait une accusation involontaire : ce qui prouve irrécusablement que les tyrans sont entraînés à calquer leurs actes criminels les uns sur les autres, et qu'en parcourant les mêmes routes, ils se rendent successivement *les plagiaires* des coupables modèles qui les ont devancés. Nil sub sole novum. Voilà les raisons qui leur font redouter les révélations de l'Histoire, sous quelque forme que les reproduisent les poëtes indépendans. Eh ! pourtant, leur censure, si soupçonneuse, si destructive des belles-lettres, si funeste à l'enseignement moral et aux innocens plaisirs d'une nation polie et perfectionnée, de quels dangers les a-t-elle garantis ? a-t-elle empêché qu'on ne signalât et qu'on ne condamnât leur perversité ?

Je ne dirai que peu de mots ici des graves inconvéniens de *la censure littéraire*. Les gouvernemens sont-ils forts et stables ? elle leur est inutile ; sont-ils faibles et chancelans ? elle ne les appuie en rien.

Le règne de Louis XII, surnommé *père du peuple*, qui souffrit les satires théâtrales dirigées contre

lui-même, fut-il menacé par les effets de l'absence de toute censure ?

Le règne de Louis XIII et du cardinal de Richelieu fut-il ébranlé par la représentation de *Cinna*, pièce où sont débattus librement les avantages respectifs des régimes républicain et monarchique ?

Le règne de Louis XIV fut-il troublé par la représentation de *Britannicus*, qui offrait même des leçons sévères et directes à ce monarque, et par celle du *Tartufe*, qui raillait les hypocrites de dévotion, en faveur à sa cour ?

Le règne de Louis XV fut-il en péril par suite des représentations de *Brutus*, de *la Mort de César*, et de *Mahomet* enfin, admirable tableau de l'imposture religieuse et du fanatisme ?

Le règne du malheureux Louis XVI fut-il défendu par les prévoyances des censeurs royaux ?

Une censure mille fois plus étroite, qu'avait sourdement usurpée l'affreux décemvirat de 1793, préserva-t-elle Robespierre de l'expiation de ses crimes ?

Une censure également absurde, arbitraire et oppressive, rétablie de nouveau et régulièrement instituée par Bonaparte, a-t-elle prévenu sa double chute, dont les suites ont été si désastreuses pour la France ?

Le gouvernement ministériel de Louis XVIII,

évitera-t-il mieux les écueils de sa propre versatilité de principes, et son existence lui paraît-elle plus ou moins assurée par l'usage vétilleux des ciseaux qui énervent les Muses, ou par l'interdiction du *Tibère* de Chénier?

A quoi servent donc les précautions de la censure, qui nuit à tous, et qui ne sauve personne? Elle est d'autant plus odieuse aujourd'hui, que la libre publication des pensées est un droit reconnu par la loi sur la liberté de la presse à laquelle tient absolument la liberté des théâtres. On m'objectera que cette dernière exige des restrictions spéciales, en ce qu'un écrit, lu individuellement, ne produit pas l'explosion subite que peut causer un drame joué devant un parterre dont il suscite les passions. Mais où les hostilités passionnées n'ont-elles pas lieu? Elles éclatent partout quand les esprits irrités ont un motif ou veulent un prétexte. Est-ce seulement au théâtre? C'est au barreau; c'est aux écoles. Interdirez-vous la plaidoirie? Limiterez-vous le professorat? Où reste-t-on en paix? Aux églises! l'enterrement refusé à une actrice va soulever tout un quartier de la ville. Ne calculez en rien l'état ordinaire par les accidens très-rares; et ne vous faites pas de ceux-ci des argumens pour empêcher tout. A l'égard de la comédie, je vous répondrai que l'effervescence des spectateurs n'est que passagère, qu'elle peut utilement

indiquer l'opinion générale, ou trahir celle des partis; et qu'au sortir de la salle, le mouvement que chacun en conserve s'isole comme l'émotion du lecteur. Or, il ne peut plus nuire; or, il ne faut pas le craindre.

La censure est par conséquent superflue ainsi qu'illégale : elle est inique envers les droits des écrivains, et injurieuse à leur juste fierté; inique, parce que les fruits de leurs pensées, qui sont quelquefois leur seule propriété non moins sacrée que toute autre, peuvent leur être enlevés, et que l'indiscrétion ou l'infidélité les menace de tout perdre; inique, dis-je, parce qu'on ne sait quelles règles, quelles bornes lui imposer; et qu'elle varie suivant l'esprit des factions dominantes qui, ce jour-ci, proscrivent impérieusement tel système; ce jour-là, tel système contraire, et que le soupçon, le caprice ennemi, nécessairement secondé par la servitude, l'intérêt et la pusillanimité des censeurs, ou connus ou cachés, fait disparaître des manuscrits les meilleurs traces de la raison et de la morale éternelle.

En outre, elle est injurieuse, ai-je dit : oui, avilissante pour les talens. Je n'ai besoin, pour en convaincre et le faire bien sentir, que d'une hypothèse. Supposons qu'un CORNEILLE, un VOLTAIRE, un JEAN-JACQUES ROUSSEAU, vécût encore ignoré parmi nous, et qu'il lui fallût obtenir, pour vous

prêter ses lumières au théâtre, la permission d'un ministre que pourrait intimider son comité de censure: l'ouvrage mutilé, biffé à chaque endroit, l'ouvrage que le ministre n'aurait pas eu le temps de lire, serait donc remis à cet homme de génie dans un état indigne de paraître avec succès, ou serait proscrit pour toujours sur l'insinuation de quelque auteur intéressé par des rivalités perfides, sur le seul avis d'un esprit subalterne qui en aurait mesuré la sublimité selon les vues courtes ou craintives qu'il aurait prises dans les bureaux! Quel opprobre intolérable! Le plus grave de nos poëtes osa, devant les princes de la monarchie française, faire prononcer à l'amante républicaine d'un Romain :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose!

Louis XIV et le grand Condé admiraient la hauteur d'une apostrophe si fière : un censeur inquiet l'eût bassement effacée.

J'affirmai d'abord que les plus fortes commotions, excitées par les drames, n'avaient aucune suite dangereuse ; et qu'on ignorait quelles choses il fallait rayer ou approuver dans les ouvrages scéniques. L'exemple d'une représentation dont je fus témoin à l'époque de notre *Assemblée constituante*, m'a convaincu de ces deux vérités, dès mon adolescence. Quoi de plus moral au théâtre que l'ATHALIE de Racine ? Quoi de mieux assorti aux idées de

religion et de royauté, que ce chef-d'œuvre ? Néanmoins, une allusion vive dans le rôle de Mathan y fut faite une fois contre la cour. On suspendit la pièce : le public se plaignit d'en être privé, la redemanda durant quelques mois; et elle reparut. Jamais spectacle n'enflamma si follement les têtes. Le bruit des applaudissemens semblait foudroyer Versailles dans la personne de l'archevêque-ministre auquel on appliqua, vers par vers, le langage du prêtre de Baal. Le lendemain on s'attendit à la suspension nouvelle de cette tragédie que le parterre avait rendue *toute factieuse* : mais l'autorité ne l'arrêta pas; et le public, satisfait d'avoir manifesté ses raisons de mécontentement par les élans de l'avant-veille, tempéra de lui-même l'impétuosité de ses vains transports, et rechercha dans les représentations qui suivirent, le seul plaisir d'admirer les beautés poétiques de l'ouvrage.

Concluons, en citant cette même Athalie, que toute la sagacité des censeurs échoue contre mille écueils inévitables, et que la censure politique n'est pas plus certaine en ses jugemens que ne l'est la censure littéraire en matières de goût. La critique ignorante ou envieuse qui diffama la plus belle pièce de Racine, et décida que le plan en était froid, que le style en était incorrect et ridicule, n'avait pas plus fait grâce chez les Athéniens à l'un des pères de l'art tragique; quand le premier des Archontes, auquel

appartenait le droit d'approuver ou de rejeter les pièces dignes d'être jouées pendant les fêtes dionysiaques, crut devoir exclure SOPHOCLE d'un concours où l'on ne rougit pas d'admettre un des plus médiocres poëtes de son temps. La postérité et les lumières de la multitude ont rectifié tant de fausses décisions.

A quelle censure plus éclairée qu'à celle du public français ose-t-on confier la gloire et les intérêts de la haute littérature? Lui seul, assemblage de tous les élémens spirituels, instruit de toutes les bienséances, doué d'un tact sûr et fin, averti de tous les dangers, lui seul forme un jury solennel qui retient chaque auteur dans les limites du respect par la crainte de son blâme si prompt à frapper sévèrement les compositions téméraires, immorales, obscènes et coupables. De plus, avant que d'arriver jusqu'à lui sur les grands théâtres, les poëtes ne rencontrent-ils pas des barrières à leur imprudence, dans les administrations intéressées à se conserver elles-mêmes, et à prévenir le scandale qui pourrait agiter les spectateurs ? Comment ? les hommes de lettres n'ont-ils pas aussi leur sagesse personnelle et le besoin de l'estime générale qui les retient et dirige leur imagination ? Présumez-vous qu'un auteur effronté mésusera des priviléges de l'esprit pour blesser impunément les mœurs ? Non ; la décence naturelle aux grandes assemblées

des deux sexes le châtierait soudain : un vif sentiment des convenances courroucerait la salle entière contre son audace. Redoutez-vous de pareils écarts? Mais je vous entends : vous redoutez surtout qu'un génie hardi, turbulent, factieux ne signale sa verve satirique en personnalités mordantes et cruelles, ou par une éloquence fougueuse n'éveille la discorde et ne sème dans la salle des élémens de rébellion. Laissez, laissez le bruit d'un moment se dissiper avec la foule qui bientôt se disperse et qui l'oublie. Suspendez alors juridiquement la pièce; et que l'auteur, poursuivi devant les tribunaux comme pour tous les autres genres de délits signalés, expie sa faute ou son crime, en vertu de sa responsabilité suivant les lois communes. Ah! rarement auront-elles à sévir contre les vrais talens. La culture des lettres inspire aux hommes nés pour faire distinguer leur mérite, ce désir de s'honorer, et cette lumineuse raison qui les écarte des excès; ils savent, ils ressentent mieux que tous les autres, combien les dissensions civiles dessèchent les lauriers de la bonne littérature, et qu'elles en étouffent les germes les plus précieux. Rendez-leur donc la juste liberté dont ils jouissaient pleinement dans l'âge des maîtres de l'art, celle de soumettre au GRAND JURY PUBLIC les résultats de leurs studieuses veilles.

Pour moi, qui regrette d'en avoir été long-temps séparé, par les intrigues qui désordonnent au-

jourd'hui nos théâtres, et par les violentes partialités qui se sont interposées opiniâtrement entre lui et mes ouvrages, je me console de ne pouvoir faire représenter celui-ci, en songeant que le vrai Public, pour qui je travaille, n'en sera pas moins le juge; et que, dans la réflexion d'une attentive lecture, le tumulte des cabales, souvent payées pour le tromper un instant, ne fera pas chanceler son équité, qui prononcera sainement sur ma tragédie et sur la valeur des critiques envenimées que m'annoncent d'avance mes fidèles détracteurs.

CLOVIS,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

CLOVIS, roi des Francs.
SIGEBERT, roi, parent de Clovis.
CLODORIC, fils de Sigebert.
EDELINDE, fille d'Alaric, roi des Visigoths.
AURELLE, Romain, ministre de Clovis.
ADELMAR, confident de Sigebert.
GÉLIMER, chef gaulois.
PEUPLE, SOLDATS, COURTISANS.

La scène se passe à Cologne, dans une enceinte du palais de Sigebert. L'entrée du palais décore l'un des côtés du théâtre; l'autre est fermé par des murailles et de grands arbres.

CLOVIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGEBERT, ADELMAR.

SIGEBERT.

Ami, Clovis approche ; oui, l'injuste Clovis
Jaloux d'unir mon sceptre à ceux qu'il a ravis,
Vient troubler mes États, et, dans Cologne même,
Au triste Sigebert ôter le diadême.

ADELMAR.

Écartez un soupçon pour lui si flétrissant :
Au mépris de sa gloire et des liens du sang,

Pensez-vous que Clovis, dans ses destins prospères,
Ait à vous envier le trône de vos pères?
Vous compte-t-il, Seigneur, parmi ses ennemis?

SIGEBERT.

Il nomme ainsi les rois qu'il ne s'est pas soumis.
Tyran ambitieux, a-t-il une famille?
Ses crimes, peu voilés de l'éclat dont il brille,
Ne t'ont-ils pas appris comme ce conquérant
Se rit des titres saints de frère et de parent,
Comme il reconnaît peu les droits des héritages,
Et renverse à son gré nos antiques usages?
Cher Adelmar, me puis-je assurer en sa foi?
S'agrandir est sa règle et l'intérêt sa loi.
S'il veut sur mon royaume étendre ses limites,
Nos bornes vainement auront été prescrites :
Par la ruse ou la force ébranlant mes soutiens,
Quelque infâme artifice y rallîra les siens;
Et, prenant contre moi mon peuple pour arbitre,
Il saura même offrir l'apparence d'un titre.

ADELMAR.

Par des titres, Seigneur, avec art supposés,
Vos fidèles sujets seraient-ils abusés?
Abandonneraient-ils leur prince légitime
Pour vivre sous un maître avili par un crime?
Lui, ne craindrait-il pas que la ligue des rois
D'un souverain trahi ne vengeât tous les droits?
Seigneur, oserait-il, vous dressant un vil piège?...

SIGEBERT.

Qui montra des autels un mépris sacrilège,

Craint-il de violer les droits des souverains ?
L'homme parjure aux dieux est parjure aux humains.
Tu le vis attaquer la majesté suprême
Des habitans du ciel, de Jupiter lui-même ;
Faire à leur trépiés d'or succéder un vil bois,
A notre Mars vainqueur le martyr d'une croix ;
Et changeant les objets des respects de la terre,
D'un front audacieux défier le tonnerre.
Ni tous nos temples saints affermis par le tems,
Ni de tous nos ayeux les hommages constans,
Ni les succès, garans de victoires futures,
Secondés, obtenus, prédits par nos augures,
Ni les princes armés au nom des immortels,
N'ont pu de ses fureurs préserver nos autels ;
Et son impiété, fière de leur ruine,
Accueille des Chrétiens la naissante doctrine.
Tu le sais ; et tu crois que sa témérité
N'oserait de mon rang blesser la majesté !
Il ne s'arrête point au respect des couronnes :
Qui brisa les autels sait renverser les trônes.

ADELMAR.

Votre fils Clodoric, soutien de vos États,
S'indignerait....

SIGEBERT.

Mon fils le sert dans les combats ;
Et pour s'en défier il n'est point assez sage.

ADELMAR.

De la guerre en ses camps il fit l'apprentissage :
Blâmez-vous Clodoric, fier d'un laurier récent,

De montrer à son guide un cœur reconnaissant,
De ne point concevoir de farouches alarmes
Sur un roi dont vous-même avez suivi les armes?
Vous-même....

SIGEBERT.

Il le fallut : dans quel temps, Adelmar,
De sa gloire guerrière ai-je escorté le char?

ADELMAR.

Alors que des Germains les légions entières
Par torrens inondaient la Gaule et vos frontières,
Lorsque de flots de sang ce trône environné
Dans la chute de tous allait être entraîné,
Que de Siagrius déjà vainqueur illustre,
Clovis à ses exploits crut ajouter un lustre
En offrant ses secours aux princes ses parens,
Pour chasser loin de lui des barbares errants.

SIGEBERT.

Leurs courses désolaient nos villes alarmées :
La même cause alors unissait nos armées :
Clovis en mes périls affecta de m'aider;
Et moi, dans ses efforts j'ai dû le seconder.
Mais, sous la même tente instruits à nous connaître,
Je vis ce qu'il était et ce qu'il voulait être :
Usurpateur avide, impérieux, jaloux,
J'appris qu'il deviendrait formidable pour tous;
Que la paix n'était pas son but dans la victoire,
Que pour nous dominer il s'armait de sa gloire,
Qu'il n'estimait la voix de l'adulation
Qu'en ce qu'elle a d'utile à son ambition,

Et pour qu'elle appuyât sa haute renommée
Qui lui soumet les chefs de la Gaule opprimée.
Je vis son art trompeur se faire confier
Le secret des vertus qu'il voulait châtier :
Et lorsque dans son cœur languissait une offense,
La mémoire en revivre au jour de la vengeance.
Enfant d'un siècle horrible, où les frères, les sœurs,
Les pères, les neveux, combattent de noirceurs,
Ce Sicambre, à nos cours soufflant les parricides,
En a gardé les mœurs féroces et perfides.
De ses propres soldats, on a vu l'inhumain
Discipliner les rangs une hache à la main,
Les abattre à ses pieds; et nos longues batailles
Ont aux larmes, aux cris, endurci ses entrailles.
Mille fois son maintien me fit apercevoir
Ses mépris pour le sang et sa soif du pouvoir.
Aux bords du Rhin à peine eut-il sauvé la France,
Qu'au peuple de Paris il rendit sa présence :
Son art tissut le nœud qui m'enchaîne à jamais :
Il séduisit mon fils mené dans son palais :
En vain de le quitter s'alarmait ma tendresse;
Mais il se l'attacha par sa flatteuse adresse,
Et prêt contre moi-même à lui servir d'appui,
L'héritier de ton roi n'est qu'un soldat sous lui.
Ainsi donc, fléchissant à ses lois souveraines,
Mon fils ne règnera qu'engagé dans ses chaînes!
Ce sera donc en vain que, monarque prudent,
J'espérai lui transmettre un sceptre indépendant :
C'est donc sans fruit, hélas! que ma main vieillissante
En conserve pour lui la charge trop pesante;

Fardeau que je voudrais et n'ose abandonner,
Quoiqu'un grand âge enfin semble me l'ordonner!

ADELMAR.

Votre long âge en vous accroît l'expérience
Qui des événemens donne la prévoyance.
La douceur à la force en votre âme se joint.
Les rênes de l'État ne se relâchent point:
Vos mains, malgré les ans, les tiennent sans mollesse.
Vous savez mieux que tous.....

SIGEBERT.

Va, je sais ma faiblesse.
Je sens mille périls chaque jour m'investir,
Et dans les soins pressans mes pas se ralentir :
Ma vigueur n'agit plus ; je m'effraye et je doute.
Avec art cependant le fier Clovis ajoute
Aux embarras nombreux dont il faut me tirer,
Et sème tous les bruits que j'entends murmurer.
Des peuples qu'il rangea sous son pouvoir suprême,
On vante le bonheur à mon peuple lui-même :
Les pasteurs des Chrétiens parlent autour de moi
Des bienfaits mensongers de leur nouvelle foi,
Et des dieux immortels raillant tous les mystères,
Opposent à mes lois leurs tristes ministères :
L'autel contre l'autel s'érige insolemment :
Le crime à ma poursnite échappe à tout moment :
En vain la flatterie, assiégeant mes oreilles,
De ma sage vieillesse exhalte les merveilles ;
Mon cœur est un témoin qui dément ses discours.
J'ai besoin qu'un appui me prête ses secours.

Triste sort des mortels dont les cheveux blanchissent!
Non moins que leurs regards leurs esprits s'obscurcissent,
Et sous le faix des ans, résignés à mourir,
Leur débile vertu ne sait plus que souffrir.
Plût aux dieux que mon fils eût moins d'idolâtrie
Pour l'oppresseur qui vient menacer ta patrie!
Mais jeune, plein d'erreurs, se livrant à Clovis,
Qu'en espérer? ses vœux lui sont tous asservis :
Il lui soumet son sort, ses droits, et son courage :
C'est de lui qu'il attend jusqu'à mon héritage;
Et comme à le servir il dévoua son bras,
Il croirait lui devoir son sceptre et ses soldats,
Et devançant le but où l'orgueilleux aspire,
Lui-même à sa conquête il joindrait mon empire;
Heureux, en secondant son superbe projet,
De conserver le nom de son premier sujet,
Et toujours aveuglé sur les noirs artifices
Qui comblèrent de biens ses mains usurpatrices.
N'en doute pas : Clovis, à son œil prévenu
Semble être un demi-dieu de l'Olympe venu,
Pour commander en maître à la terre où nous sommes,
Et ranger tous les rois dans la foule des hommes.
La gloire d'un mortel en tous les temps vainqueur,
Brillante illusion, séduit un jeune cœur;
Et mon fils, ébloui d'un éclat qui le trompe,
Juge mal un tyran voilé de tant de pompe.
Mais, il accourt.... La joie anime tous ses traits.

SCÈNE II.

SIGEBERT, CLODORIC, ADELMAR.

CLODORIC.

A recevoir Clovis, mon père, soyons prêts :
Ce roi, pour consacrer notre union fidelle,
Se détourne des lieux où la guerre l'appelle.
Sur les fleuves divers dont il quitte les bords,
Les peuples ont partout signalé leurs transports :
Il semble qu'à regret et l'Escaut et la Somme
Au Rhin enorgueilli cèdent un si grand homme.
Ce maître des Gaulois, ce vainqueur des Romains,
Va paraître à nos yeux l'olivier dans les mains.
Oui, d'Alaric vaincu la séduisante fille,
Reste cher à mon cœur d'une illustre famille,
Edelinde, en ces murs prompte à le devancer,
Par son ordre suprême accourt vous l'annoncer :
Sa lettre m'en instruit, et m'apprend qu'un message
Vous vient pour ses soldats demander le passage.
Qu'un digne accueil, mon père, au sein de notre cour,
Lui prouve de nos cœurs les respects et l'amour.

SIGEBERT.

Quels respects? Je suis roi, mon sceptre m'en dispense:
Quel amour ? De mon sang la funeste alliance
Me ferait-elle aimer ce fier usurpateur,
Des maux de tous les siens infatigable auteur?

Il vient pour consacrer notre union formée,
Me dis-tu : mais comment? suivi de son armée,
Escorté de brigands, effroyable ramas,
Par son ordre attirés des plus lointains climats;
Tout prêt, si ma fierté l'arrête à mes frontières,
A rompre de nos murs les trop faibles barrières.
Me laisse-t-il le choix, ai-je encor le pouvoir
De lui fermer la route, ou de le recevoir?
La faveur qu'il demande est une adroite ruse
Pour punir mes soupçons si je la lui refuse.
Ce perfide voisin, que tu sais mal juger,
Veut qu'un affront reçu le pousse à se venger;
Et que la renommée en publiant ses crimes,
Colore ses forfaits de raisons légitimes.
Il n'attend qu'un prétexte à s'armer contre moi.
Ce n'est donc pas l'amour, le respect, mais l'effroi
Que nous doit inspirer son approche sinistre.
Quel messager l'annonce et lui sert de ministre?
Une triste captive, Edelinde, mon fils,
Dont il sait qu'ardemment votre cœur est épris,
Dernier sang d'Alaric, princesse jeune et belle,
Qu'à la mort condamnait la victoire cruelle,
Et dont, sitôt qu'il vit se former vos amours,
Pour mieux vous enchaîner il épargna les jours.
Mon fils, jugez par-là quelle est sa perfidie!
Il veut, si contre lui ma vieillesse enhardie
Ose de mes États lui fermer tout accès,
En votre aveugle cœur assurer son succès:
Il pense, d'Alaric vous présentant la fille,
Se faire un défenseur dans ma propre famille;
Et, de notre discorde allumant le tison,

Par elle, sans combats, me vaincre en ma maison.
Ce sont là ses projets.

CLODORIC.

Seigneur, où vous entraîne
La déplorable erreur de votre injuste haine,
Si l'honneur qu'un héros vous rend dans votre Etat,
A vos yeux fascinés semble être un attentat!
Si le soin généreux d'envoyer vers moi-même
En noble messagère, Edelinde que j'aime,
Vous paraît de ce prince un artifice affreux,
Pour briser en mon cœur le plus sacré des nœuds!
Ah! souriez plutôt à ce tendre présage:
L'amour vient de la paix nous confirmer le gage;
Oui, Clovis, fier des coups qu'il sut toujours frapper,
Est trop noble, est trop grand pour vouloir nous tromper.
Qu'en aurait-il besoin, et qui peut l'y résoudre?
Ce dieu, quand il s'irrite, abbat tout de sa foudre:
Rois, princes, en tous lieux nous-mêmes l'encensons:
Et du jour que son bras, sous les murs de Soissons,
Ravit au joug romain cette moitié du monde
Où des Français par lui le royaume se fonde,
Et du jour qu'on le vit, secondé par vos mains,
Aux champs de Tolbiac terrasser les Germains,
Et du jour qu'instruisant ma jeunesse guerrière
De la gloire à mes pas il ouvrit la carrière,
Et de sang engraissa les plaines de Vouglé,
Tout l'Occident muet sous ses lois a tremblé.
Que lui sert dans ses vœux une perfide adresse,
Recours de l'impuissance, arme de la faiblesse?
Lorsqu'il nous accusa, de son sort détachés,

D'unir aux Bourguignons nos intérêts cachés,
Sans feinte et hautement ne nous fit-il pas dire
D'éluder les traités que Gondebaud désire,
Et de ne pas quitter ou servir à demi
Un parent long-temps cher pour un nouvel ami?
Vous daignâtes, Seigneur, soit prudence ou tendresse,
Sur ce point important consulter ma jeunesse :
Dès-lors, vers Gondebaud un message parti
Lui porta le refus d'entrer dans son parti ;
Clovis l'apprit soudain, et sa reconnaissance
En accorde à tous deux la juste récompense.

SIGEBERT.

Clodoric, est-ce donc pour la première fois
Que Clovis, pour les perdre, a su flatter les rois;
Et qu'à l'ambition, où son orgueil l'engage,
L'amitié, l'amour même ont prêté leur langage?
Ce même Gondebaud, l'as-tu donc oublié?
Deux fois son ennemi, deux fois son allié,
Par sa nièce Clotilde, en sa cour recherchée,
Crut la foi de Clovis à son trône attachée,
Et voulut qu'un hymen cimentât l'union
Qui devait arrêter son usurpation :
Mais Clovis l'épousa pour en venger le père
Sur Gondebaud jadis meurtrier de ce frère,
Et ne fit à la nièce accueillir ses sermens,
Qu'à dessein de se joindre à ses ressentimens,
De s'armer en son nom, d'entrer dans ses offenses;
Et l'amour alluma le feu de ses vengeances.
Cet artificieux, cruel au fond du cœur,
D'un dehors de bonté couvre ainsi sa rigueur;

Et vous charmant d'abord d'une fausse caresse,
A tous vos intérêts se lie avec souplesse.
Ainsi des peuples même il séduit les fureurs,
Et pour se les soumettre embrasse leurs erreurs.
Pour attaquer nos dieux plein d'un zèle hypocrite,
Pour gagner les Chrétiens se rendant néophyte,
Sans rougir d'adopter leur superstition,
Il osa tout trahir, lois et religion :
Sa feinte charité, qui paraît leur sourire,
N'est qu'un soin complaisant pour fonder son empire,
Et bientôt resserrer leurs fers appesantis
Quand les rois à son joug seront assujettis.

CLODORIC.

Non, Seigneur; de la croix il m'a parlé lui-même.
Pour le Dieu des Chrétiens son respect est extrême.
Tant que de notre Olympe il resta convaincu,
Sous Mars et Jupiter ce héros a vécu,
Et soumis à la foi que suivaient ses ancêtres
Il mêla son encens à l'encens de nos prêtres :
Mais depuis que l'aspect des hautes vérités
Le retira, dit-il, de ses crédulités,
Sa raison ne sait plus révérer l'imposture
De ces dieux dont l'erreur a peuplé la nature,
Monstres sourds et muets, à visages humains,
Armés de foudres d'or ciselés par nos mains,
Idoles de métal aisément renversées,
Qu'à chaque pas ici le caprice a dressées :
Nos fleuves, nos forêts et nos champs ont leur dieu :
Le sien, présent partout, invisible en tout lieu,
Des bois, de l'air, des eaux n'emprunte nulle image,

Auteur de l'Univers se montre en son ouvrage,
Et frappant les esprits de son éternité,
Y grave de son nom l'austère majesté :
Nos dieux s'offrent aux sens ; le sien à la pensée,
Et dans le fond des cœurs sa loi pure est tracée.

SIGEBERT.

Par leurs prêtres menteurs es-tu déjà séduit,
Mon fils ?...

CLODORIC.

Vers leur croyance un penchant me conduit :
Je ne m'en cache pas : si Clotilde chrétienne
A du prudent Clovis changé l'âme payenne,
L'amour sur mon esprit n'a pas moins de pouvoir ;
Édelinde.....

SIGEBERT.

O péril que j'avais su prévoir !
Édelinde te charme au point de méconnaître
Tous les dieux de ton père, et Jupiter leur maître !

CLODORIC.

Édelinde, en mon cœur se faisant écouter,
Parle d'un Dieu plus grand que notre Jupiter,
Qui de tous les humains a devancé la race,
Et que ne peut borner ni le temps ni l'espace.

SIGEBERT.

Si voisin des autels que ma main fait fumer,
Quoi ? ta voix fanatique ose le proclamer !
Crains que des immortels la foudre ne t'atteigne.

CLODORIC.

Nos dieux d'airain n'ont pas de foudre que je craigne.
Alors qu'à Tolbiac, Clovis allait périr,
De ceux que nous servons, qui le vint secourir ?
Les horreurs de la mort étaient partout semées :
Il se voua, pour vaincre, au vrai Dieu des armées.
Partout, depuis ce temps, dans la guerre et la paix,
Son royaume affermi s'accrut par les succès.
Le ciel lui sembla même applanir les obstacles :
Il fit en sa faveur éclater cent miracles.
Ses traités ont soumis par le secours des Saints
L'Armorique soustraite à ses préfets romains.
Les martyrs que l'Eglise a rendus si célèbres,
Revêtus de blancheur sous de noires ténèbres,
Sont venus du tombeau glacer ses ennemis.
De Tours en leur cercueil les pasteurs endormis
Ont paru s'éveiller, et les bords de la Loire
Ont entendu leurs voix l'appeler à la gloire.
Toujours où son Dieu marche un prodige l'attend ;
Et celui de Vouglé fut le plus éclatant.

SIGEBERT.

Est-ce encor de son Dieu la puissance infinie,
Qui vient par un revers d'abaisser son génie ?
Te souvient-il aussi que nos dieux immortels
Ont puni ses enfans ravis à leurs autels,
Et que, tous deux frappés d'un sévère anathême,
L'eau fatale du Styx les lava du baptême ?
Laisse, laisse aux Chrétiens, amans des visions,
La magie étaler ses apparitions.

J'ai fait par le grand-prêtre offrir des sacrifices;
Le vol de nos oiseaux, le flanc de nos génisses,
Tout de Clovis présage un crime à redouter;
Et loin d'ouvrir nos murs, il faut l'en écarter.

CLODORIC.

Songez-vous au danger de heurter sa puissance?

SIGEBERT.

D'un motif spécieux prévenons sa présence.
Si ses projets sont droits, nous n'aurons nuls débats;
S'ils sont pervers, faut-il lui céder sans combats?

CLODORIC (*avec emportement*).

Quoi! vous pourriez, Seigneur, lui fermant vos murailles,
Répondre à l'amitié par le cri des batailles?
Ah! cessez d'écouter un soupçonneux chagrin
Aveuglement trompeur où votre âge est enclin.

SIGEBERT.

Qu'entends-je, ô ciel! Mon fils m'insulter de la sorte!
Malheureux!... Aux fureurs où ton âme s'emporte,
Juge déjà combien m'est funeste Clovis!
Il approche, et du père il sépare le fils!...
Eh bien! outrage donc d'une bouche insolente
Ce front blanchi des ans et cette main tremblante,
Et, pour plaire au héros que tu crois généreux,
Prends ma place, et sous lui règne, si tu le peux.

CLODORIC.

Ah! je tombe à vos pieds!... Par la mort la plus prompte,
Mon père, vengez-vous, lavez ma propre honte,

SIGEBERT (*le relevant*).

Viens plutôt sur ce cœur prêt à te pardonner.
(*à son confident*).
Toi, jamais, Adelmar, ne laisse soupçonner
Ce mouvement si court de mésintelligence
Qu'a soudain oublié ma facile indulgence,
De peur que les méchans ne tentent quelque effort
Pour troubler de nos cœurs le salutaire accord.
Mon fils, je gémirais de te rendre victime
D'un tyran implacable, à tes yeux magnanime.
De nos augures saints je vais prendre conseil :
Dispose en attendant un superbe appareil,
Et si pour ton avis s'expliquent nos oracles,
Ma prudence à tes vœux ne mettra plus d'obstacles.

CLODORIC.

Seigneur, dois-je abusant d'un excès de bonté...

SIGEBERT.

Allons : laissons des Dieux agir la volonté.
Notre vaine raison tend parfois à nous nuire :
Nous suivons le destin que nous croyons conduire.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDELINDE, CLODORIC.

CLODORIC.

Oui, le plus grand des maux qu'en ces temps où nous sommes,
La rigueur du destin fasse souffrir aux hommes,
Est, parmi les dangers, de quitter un seul jour
L'objet à qui notre âme attacha son amour!

EDELINDE.

Et le plus doux plaisir qui jamais sur la terre
Fasse à de tristes cœurs oublier leur misère,
Est de revoir enfin un objet adoré
Long-temps loin de nos yeux et toujours désiré!

CLODORIC.

Edelinde, est-il vrai que vous m'êtes rendue?
Oui, j'en crois ces transports de mon âme éperdue,
Ce trouble, effet subit du charme de vos traits,
Qu'absent de vos regards je n'éprouvai jamais.

De Clovis, d'un héros messagère adorable,
Ah! que vous me rendez son approche agréable!
Quel bien m'accorderait son immense pouvoir
Qui fût plus cher pour moi que celui de vous voir?

EDELINDE.

Ne niez pas, Seigneur, le moyen de tout faire
A ce prince en tous points au-dessus du vulgaire,
Qui, puissant dans sa haine et dans son amitié,
Jamais ne favorise ou ne perd à moitié.
Sachez que, dans Cologne, aujourd'hui sans entrave,
La fille d'Alaric va cesser d'être esclave,
Qu'Aurelle, ce Romain qui me reçut de lui,
Lorsque mon père mort me laissa sans appui,
Monstre à qui j'ai frémi qu'on m'eût abandonnée,
Aurelle enfin consent que je vous sois donnée :
Clovis le lui commande.

CLODORIC.

O prince généreux!
O dernière faveur qui comble tous mes vœux!
Je sens que les héros sont des dieux sur la terre!
Leur bouche, d'un seul mot funeste ou salutaire,
Nous jette dans la crainte et dans l'adversité,
Ou nous porte au sommet de la félicité.

EDELINDE.

Écoutez, Clodoric, et vous allez apprendre
Jusqu'où pour vous encor sa faveur doit s'étendre :
C'est peu de commander que l'hymen le plus doux
Au gré de son ardeur joigne Edelinde à vous,
Me dotant des États de la Septimanie

Il prétend assister à la cérémonie
Où de nœuds éternels on va nous enchaîner.

CLODORIC.

Et c'est lui que tantôt vous osiez soupçonner,
Mon père ! Ah ! qu'un tel roi mérite sa fortune !
Ah ! que son âme est loin de toute âme commune !
Je vous plains ; la vieillesse ombrage trop vos yeux
Pour voir de nos beaux jours cet astre glorieux.
D'un service trop court charmante récompense !
Il m'unit donc à vous... Oui, ma reconnaissance
Est prête sur ses pas à verser aujourd'hui
Le reste de mon sang que j'exposai pour lui.

EDELINDE.

Seigneur, vous le savez, je ne suis point ingrate ;
Et le plus doux espoir dont ce vainqueur me flatte,
Est que le nœud sacré qu'il consent à former
Du titre heureux d'époux me laisse vous nommer.
Même, autant qu'il le peut, c'est ainsi qu'il répare
Sur mon père immolé sa victoire barbare :
Vous dirai-je pourtant que mon âme a reçu
Un peu du noir soupçon par Sigebert conçu ?
La générosité que Clovis fait paraître
Rassure peu mon cœur, injuste encor peut-être :
Mais je l'ai vu de près, Seigneur, depuis le jour
Que le sort m'a réduite à vivre dans sa cour.
Souvent de sa rigueur les exemples sinistres
M'ont dévoilé ce prince et ses cruels ministres :
J'ai senti que parfois l'horreur de son aspect
M'a fait plutôt rougir qu'un timide respect :

Les discours les plus doux sont amers dans sa bouche,
Et, même en se jouant, son sourire est farouche.
Par ses ordres jadis condamnée à périr,
Je lui sers d'instrument pour vous mieux acquérir.
Aurelle, qui d'abord s'attendrit à mes larmes,
Sut, de la politique apaisant les alarmes,
M'obtenir de Clovis, et ce lâche Romain
Pour prix de sa pitié me demanda ma main :
Son maître autorisait qu'elle lui fût livrée,
Pensant que l'Aquitaine, où l'on m'avait pleurée,
Subirait mieux son joug, et même avec honneur
Verrait dans mon époux son nouveau gouverneur.
Moi, repoussant ses feux et sa persévérance,
J'ai, par mes longs refus, lassé son espérance.
Vous parûtes; vos soins charmèrent mon malheur;
L'amour me fit alors oublier ma douleur.
Bientôt notre penchant frappa les yeux d'Aurelle;
Et, bien loin d'élever de jalouse querelle,
Ce flatteur s'honora, pour complaire à Clovis,
De tenir à vos voeux ses penchans asservis,
D'immoler son espoir au feu qu'il voyait naître,
Pour gagner noblement votre zèle à son maître;
Et le brûlant amour qu'il m'avait tant juré,
Cédant à votre ardeur, s'éteignit à son gré.
Que je reconnus bien la servitude infâme
De ceux qui chez les rois vendent jusqu'à leur âme,
Et dont les sentimens, ou de haine ou d'amour,
Suivent les intérêts qui gouvernent la cour!
Aurelle vous laissa jouir de ma présence;
Et son maître applaudit à cette complaisance.
Que pensai-je dès-lors ? Tous deux ont espéré

Qu'aux autels de mon Dieu par ma flamme attiré,
Vous conduiriez en moi des rives de la Vienne
Jusques aux bords du Rhin une épouse chrétienne,
Et qu'ici, quelque jour, d'un trône possesseur,
La foi qu'ils défendaient aurait un défenseur.

CLODORIC.

Un tel projet n'a rien que mon cœur appréhende.
Y puis-je apercevoir des piéges qu'on me tende?
Instruit de notre amour, Clovis n'a-t-il pas lieu
D'espérer que mon cœur se rende à votre Dieu,
Et qu'à la vérité qui vous est révélée,
Mon âme en s'éclairant soit par vous appelée?
Oui, votre foi me touche, oui, sans peine je crois
Au Dieu qui vous forma telle que je vous vois,
Qui colora vos traits de pudeur attirante,
Alluma de vos yeux la flamme pénétrante,
Et remplit votre cœur de célestes vertus :
Oui, devant ce seul Dieu, tous nos dieux ne sont plus.
Je sens qu'on obéit à la voix du ciel même,
Lorsqu'on suit doucement la loi de ce qu'on aime.

EDELINDE.

En abjurant, Seigneur, vos rites paternels,
Nos nœuds à vos sujets paraîtront criminels;
Et Sigebert, vieilli dans son erreur profonde,
Défendra que son fils à ma flamme réponde.
Ce germe de discorde en vos États semé,
Sert peut-être au dessein que Clovis a formé.

CLODORIC.

Non, je ne doute point que mon père autorise

Mon oubli de ses dieux qu'il sait que je méprise.
Déjà par votre croix il ne peut empêcher,
Son peuple chaque jour de se laisser toucher.
L'idolâtrie est douce et sans intolérance.
Son cœur de nos autels plaindra la différence ;
Mais n'exhalera pas de fanatique ardeur.

EDELINDE.

Il verra dans mon zèle une même pudeur.
Clovis s'est abusé, s'il pense en vos contrées
Qu'agitant les esprits par mes leçons sacrées,
Perdant votre royaume au nom d'un Dieu sauveur,
De la reine Clotilde imitant la ferveur,
Je m'arme d'une croix redoutable et jalouse,
Comme chez Gondebaud fit son ardente épouse.
Clotilde, en s'attachant au destin du vainqueur,
Portait moins que la foi la vengeance en son cœur,
Et brûlait qu'un grand roi séduit à ses prières,
De son oncle punît les fureurs meurtrières.
Je n'aurai point comme elle, en ma religion,
Le zèle qui s'accorde avec l'ambition,
Qui souvent des forfaits rend nos désirs complices,
Qui se plaît dans la guerre, et sourit aux supplices,
Force en tous lieux les cœurs par l'effroi des tourmens,
Et qui prêtant l'oreille aux conseils véhémens,
Montre les traits, l'orgueil, la rigueur despotique,
Non de la piété, mais de la politique.
Est-ce obéir au dieu dont l'équitable voix
Vint rendre sous le ciel le pâtre égal aux rois,
Dont la morale auguste et la pure lumière
Abaisse le palais, rehausse la chaumière,

Et perce chaque jour de rayons enflammés
Les ténèbres des Goths par lui seul désarmés ?
Son dogme, favorable aux âmes qu'il élève,
Doit régner par l'amour et non pas par le glaive :
Partout appui du faible, il ôte avec douceur
Le joug à l'opprimé, le fer à l'oppresseur ;
Il promet un époux à la veuve qui pleure,
Un père à l'orphelin, au pauvre une demeure ;
Et bornant les combats du besoin et de l'or,
La justice est sa loi, l'aumône est son trésor.
Par-là de nos pasteurs les bouches fraternelles
Annoncent aux mourans des palmes éternelles.
Je veux, en soulageant la triste humanité,
Conduire les esprits vers la Divinité ;
Aux charitables soins me dévouer sans cesse,
De Sigebert séduit éclairer la vieillesse,
Vaincre en persuadant, et faire qu'en tout lieu,
Comme nous nous aimons le peuple aime son Dieu.

CLODORIC.

Oui, pour gagner les cœurs épris de son amorce,
Votre douceur charmante a fait plus que la force,
Ange consolateur de ces temps rigoureux !
Jetez un tendre éclat dans nos jours ténébreux,
Jeune et timide fleur sur nos bords frémissante,
Dans l'orage levez une tête innocente.

EDELINDE.

Qui vient à nous ?

CLODORIC.

Aurelle !

EDELINDE.

Aurelle, en ces remparts !....
Son roi va donc bientôt paraître à nos regards.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE.

AURELLE.

De ce palais, Seigneur, Clovis touche la porte,
Et vient chez Sigebert sans pompe et sans escorte :
Il a voulu, quittant le poids de sa grandeur,
De tout char triomphal éviter la splendeur,
Et plein de confiance et d'amitié sincère,
Goûter le plaisir pur d'embrasser votre père.
Faisons-le prévenir, Seigneur...

CLODORIC.

Dès ce moment,
Je cours l'en informer avec empressement.

EDELINDE (*à Aurelle*).

Permettez donc, Seigneur, par le prince conduite,
Que je sois sans retard chez son père introduite.

AURELLE.

A vous-même bientôt rendue en ce beau jour,
Princesse, vous n'aurez pour maître que l'amour.

CLODORIC.

Venez : j'entends du bruit... Déjà Clovis arrive...
Allons hâter du roi la démarche tardive.

(Clodoric sort avec Edelinde.)

SCÈNE III.

CLOVIS, AURELLE, SEIGNEURS FRANCS ET SOLDATS.

CLOVIS.

Soldats! que nos drapeaux flottent dans la cité :
Révélez par vos dons ma générosité.
Que respecté de vous nul habitant ne craigne :
Dans les temples chrétiens que la sainteté règne :
Et dites aux guerriers qui marchent sur mes pas,
D'aller de cette ville honorer les prélats.

(ils sortent.)

AURELLE.

A ce commandement qui frappe mon oreille,
J'admire une sagesse en tous les temps pareille,
Qui d'abord avec vous alliant les Chrétiens,
Chez les rois étrangers vous acquiert des soutiens.

CLOVIS.

Demain, de Sigebert les troupes étaient prêtes,
A m'accueillir, dit-on, par de pompeuses fêtes.
Je suis las de m'offrir, à travers les chemins,
En spectacle aux regards des curieux humains,

Et d'essuyer du prince ou du sénat des villes,
Un long cours importun de harangues serviles.
Au vieux roi Sigebert j'épargne un soin flatteur,
Et me sauve l'ennui d'un éloge menteur.

AURELLE.

C'est sur la vérité que l'éloge se fonde
En louant un héros, l'étonnement du monde.

CLOVIS.

Sigebert, qui me hait, doit parler autrement :
Aurelle, tu connais quel avertissement
Rompit chez Gondebaud ses embûches dressées...

AURELLE.

Ainsi que l'Univers j'ignore vos pensées;
Et toujours vos desseins nous frappant de grandeur,
A nos yeux attentifs cachent leur profondeur.
Serait-ce amitié vraie, ou trompeuse apparence,
Qui vous fait d'un vieillard excuser l'inconstance,
Et, cédant Édelinde à son fils Clodoric,
Joindre à ses biens des bords conquis sur Alaric,
Apanage qui suit l'hymen de la princesse,
Et peut de son époux enhardir la jeunesse?

CLOVIS.

A captiver ce prince Édelinde me sert,
Et je prétends qu'il serve à perdre Sigebert.
Sa flamme dès long-temps par moi-même nourrie,
Des faux dieux en son cœur détruit l'idolâtrie;
Son jeune dévoûment n'attend plus que de moi
La main de sa maîtresse et le titre de roi;

J'ai donc, pour le forcer à détrôner son père,
Ses feux, l'amour du sceptre, et la croix qu'il révère,
Et ce zèle fougueux dont il est possédé,
Qui ne balance plus dès que j'ai commandé.
Va, contre Sigebert quoiqu'ici j'exécute,
Son fils ne pourra pas me noircir de sa chute;
Et la terre apprendra s'il est encor permis
De rechercher un pacte avec mes ennemis.

AURELLE.

Un écrit en vos mains confirme l'assurance
Qu'il a de Gondebaud rejeté l'espérance,
Et qu'à votre amitié s'attachant désormais
Son message à ce roi vous garantit la paix.

CLOVIS.

J'en crois moins les sermens que l'intérêt des princes.
Il pense à mon courroux soustraire ses provinces,
Et, faible maintenant, espère m'abuser :
Mais il me trahira dès qu'il pourra l'oser,
Si je ne préviens pas les haines déchaînées
Qui mettraient en péril mes hautes destinées.
Tu sais quel est Clovis.... ma garde est dans ces murs,
Mon nom d'avance y règne... et mes projets sont mûrs.

AURELLE.

De Sigebert, Seigneur, la vieillesse est aimée.

CLOVIS.

On admire ma gloire, et l'on craint mon armée.

AURELLE.

Son peuple est valeureux.

CLOVIS.

Mon destin est vainqueur.

AURELLE.

Quel prétexte appuîrait votre juste rigueur,
Si, le montrant fidèle au nœud qui vous engage,
Gondebaud de ce roi publiait le message ?

CLOVIS.

L'homme qu'il en chargea n'a pu le lui porter :
Mes ordres dans le Rhin l'ont fait précipiter.
Cependant Gondebaud à sa première lettre
Répond par un traité que l'on doit me remettre;
Et ce gage vendu, prouvant ses trahisons,
De mon ressentiment fondera les raisons.
J'attends donc l'émissaire accourant le confondre,
Et l'orage amassé sur sa tête va fondre.

AURELLE.

Seigneur, j'ai pressenti, je le dis sans détour,
Que ce coupable roi se perdrait sans retour.
Sa perfide union qu'il eût bientôt rompue,
D'un autre œil que le vôtre aurait trompé la vue;
La faiblesse crédule eût peut-être excusé
Le mépris d'un lien qu'il a presque brisé;
Mais vous savez prévoir, dès la première injure,
Dans l'amitié présente une haine future,
Et la molle pitié ne peut vous désarmer
Jusqu'à laisser encor les complots se tramer.

Dès long-temps Sigebert, égaré par la haine,
A maudit vos lauriers qu'il contemple avec peine :
Tour à tour ses fureurs, pour vous rendre odieux,
Vous nommaient sacrilège ou superstitieux ;
Il s'indignait surtout que votre main pieuse
Plantât dans nos cités la croix victorieuse.

CLOVIS.

Oui, le Mars des Germains, l'Hercule des Gaulois,
Aux pieds de leurs autels courbent encor ces rois
Qui languissent plongés dans leurs erreurs grossières,
Quand l'œil des peuples s'ouvre aux naissantes lumières.
Tout âge a son esprit : l'art est de diriger
L'essor nouveau d'un siècle, et non de le changer.
Du temps que Julien, qui règna dans Lutèce,
Essaya de rouvrir l'Olympe de la Grèce,
Tout l'empire railla ses prêtres méprisés,
Et leurs mensonges vains long-temps divinisés.
Le cri de la raison bravant sa politique,
Dispersait en débris le Panthéon antique.
L'Orient n'adora que le Dieu que je sers :
Mais l'Occident aveugle eut mille autels divers :
Germains, Gaulois, Français, en des bois homicides,
Offraient aux dieux le sang versé par leurs druides,
Et les Romains vaincus subjuguant leurs vainqueurs,
Cependant à la foi convertissaient les cœurs.
La France, mon pouvoir, et les zélés s'accrurent :
Les rois ne croyaient point ; mais les nations crurent !
Et quand je fis payer de la mort d'un soldat
Ce calice brisé réclamé d'un prélat,
D'un butin disputé je vengeai moins l'offense

Que le ministre saint, flatté de ma vengeance.
Dès-lors, à sa doctrine invitant les esprits,
Je méditais de loin tout ce que j'entrepris.
De la guerre long-temps observant le théâtre,
J'opposai le refus d'une armée idolâtre
Au désir des pasteurs qui m'invoquaient pour eux,
Et n'ôtai pas l'espoir aux payens trop nombreux;
Du paganisme ainsi les prêtres me vantèrent,
Et dans leurs hymnes saints les Chrétiens me chantèrent:
Par-là ma renommée, objet de leurs discours,
De tous mes prompts succès facilita le cours.
Que pensaient tous les rois? ils blâmaient mon exemple,
Le jour qu'aux murs de Rheims le peuple au sein d'un temple
Fut témoin qu'un évêque en son sévère accueil
M'osa dire, « Sicambre, abaisse ton orgueil. »
Ils conçurent pour moi mille craintes frivoles
D'un crédit que l'Église affecte en ses paroles,
Et dont je me prêtais à consacrer l'erreur
Pour mieux remplir la Gaule et ses chefs de terreur.
Depuis ce temps, l'Europe en tous ses rois frappée
M'a vu porter chez eux la croix plus que l'épée;
Et de leur secte enfin belliqueux zélateur,
Les peuples m'ont nommé leur saint libérateur.
L'augurait-on d'abord? non, toujours on me nie
Le succès que j'annonce et qu'obtient mon génie.
En vain un sage hymen et des traités suivis
Du titre de barbare ont préservé Clovis;
Trois batailles en vain d'une triple victoire
A mon nom mémorable ont attaché la gloire;
Et parce qu'un revers, de la France éprouvé,
Enfle Théodoric, seul roi qui m'ait bravé,

Choc fatal que n'a point essuyé ma présence,
Que le seul Gondebaud subit en mon absence,
Et que peut-être même un si faux allié
Hâta par les effets de quelque inimitié;
Voilà que des rivaux de ma fortune immense
La haine s'affermit, la brigue recommence,
Que Gondebaud sans moi s'efforce à s'agrandir!
L'imprudent Sigebert l'ose même enhardir!...
Ah! d'un lion blessé redoutez la colère,
Trop faibles souverains... je suis né pour la guerre.

AURELLE.

Ils ignorent quels coups, Seigneur vous préparez:
L'Europe se taira dès que vous le voudrez:
Bientôt dominant seul...

CLOVIS (*impétueusement*).

Il en est temps, Aurelle:
Il faut que sans débats je règne enfin sur elle;
Et je souffre à regret que tant de potentats
Divisent sa grandeur en mobiles États.
Autrefois réuni, tout l'empire de Rome
Occupait l'univers affermi sous un homme;
Et le temps en deux parts à deux chefs le cédant,
L'Orient fut à l'un, à l'autre l'Occident.
Les peuples dans la paix, en de vastes provinces,
Ne couraient pas sans cesse au joug de nouveaux princes,
Et ne s'immolaient pas à des tyrans nombreux,
Jusqu'aux jours où des Goths pesa le sceptre affreux.
Du Gaulois avili le Romain fut esclave:
Le Français, leur vainqueur, fier, libre, et sans entrave,
Sut mériter son nom; et mon aïeul enfin

L'illustre Mérovée anoblit son destin.
Je succède à sa gloire : il faut qu'en mes partages
Rentrent de mes parens les étroits héritages,
Et dépouillant les rois, fléaux de leurs voisins,
Qu'enrichi de tributs j'étende mes confins.
Tu le sais ; Gondebaud, roi des bords de la Saône,
Du Norique à son frère a su ravir le trône :
Au chef de l'Italie il songe à se liguer
Pour affaiblir mon sceptre et pour me subjuguer.
Fol espoir ! tous les deux rendront compte à la France
Du sang dont fut rougi le Rhône et la Durance....
Ma défaite en mon sein allume la fureur.
Contre Théodoric soulevant l'Empereur,
Aux Alpes je m'élance, et veux un jour qu'il tremble
Pressé par l'Orient et l'Occident ensemble.
Anastase à Bysance arme pour m'appuyer :
La pourpre des Consuls qu'il vient de m'envoyer,
Les noms accoutumés d'Auguste et de Patrice,
Sont garants du traité dont ils couvrent l'indice.
Sigebert, Gondebaud, tomberont les premiers :
Théodoric suivra, malgré tous ses lauriers.
Seul, du trône français j'affermirai la base.
Je n'aurai sous les cieux de rival... qu'Anastase :
Devant le roi des Huns l'empire chancela ;
S'il m'irrite.... Clovis est plus fier qu'Attila,
Et son courroux, du monde effrayant la mémoire,
Peut des rois enchaînés renouveler l'histoire.

AURELLE.

Votre grand avenir à vous seul découvert,
Doit.... Clodoric s'approche et le roi Sigebert.

CLOVIS (*après avoir dit quelques mots à l'oreille de son ministre*).

Sors, veille à tout.

SCÈNE IV.

CLOVIS, SIGEBERT, CLODORIC.

SIGEBERT.

Clovis aura quelque indulgence
Si je n'ai pu répondre à tant de diligence,
Et des pas d'un vieillard la triste pesanteur
Lui doit de mon accueil excuser la lenteur.
Que n'ai-je comme vous cette ardeur toujours prête
Que dans vos actions nul obstacle n'arrête,
Et qui, lorsqu'il le faut, devance en un instant
L'ennemi qui vous craint, l'ami qui vous attend!
A de justes honneurs fallait-il vous soustraire?

CLOVIS (*avec une contenance modeste*).

L'appareil fastueux a cessé de me plaire :
Des pompes de l'orgueil maintenant détrompé,
C'est par l'utile éclat que mon œil est frappé :
Il brille en vos vertus à qui je rends hommage.

CLODORIC (*avec enthousiasme*).

Ah! des vertus, Seigneur, offrez-vous moins l'image,
Vous qu'un noble destin présente à l'univers....

CLOVIS (*de même*).

Plus on vit mes succès, plus on voit mes revers :
Trop d'encens m'enivra d'une vaine fumée ;
Pour la gloire souvent j'ai pris la renommée.

SIGEBERT (*avec réserve*).

Non, vos premiers hauts faits ont un lustre éternel :
Si le sort des combats vous fut, un jour, cruel,
Peut-être le ciel veut par un avis suprême
A borner nos Etats nous instruire lui-même.

CLOVIS (*de même*).

Ouï, cette ambition, fatale aux conquérans,
M'eût placé, tôt ou tard, au nombre des tyrans ;
Et j'aurais par la guerre épuisé mon royaume,
Pour atteindre après tout... quoi ? le sais-je ? un fantôme.

SIGEBERT.

Heureux en ses confins qui peut se resserrer,
Et laissant par les lois ses sujets prospérer,
Consacre tous les bras à la terre appauvrie,
En conquiert les moissons, et combat d'industrie !

CLOVIS.

Ce seront mes plaisirs, mes modestes travaux :
Puissent mes humbles soins désarmer mes rivaux !
Hélas ! si peu de temps la gloire humaine brille !....
J'aurai devant les yeux mon peuple et ma famille.

SIGEBERT.

J'aime à vous supposer en de tels sentimens.

CLOVIS (*avec simplicité*).

Prince, je viens ici pour unir deux amans;
Edelinde aujourd'hui va sortir d'esclavage :
Ma libéralité lui cède un apanage :
Votre généreux fils l'adore, en est aimé :
Assurons le bonheur de ce couple enflammé.
Aux autels des Chrétiens souffrez donc qu'il la suive :
Vous savez pour mon Dieu sa foi naissante et vive.

SIGEBERT.

Seigneur, je souhaitais que fidèle à ses dieux
Mon fils suivît la loi que suivaient ses aïeux.
Toute religion porte un saint caractère
Que le doute en nos cœurs et l'examen altère.
Bientôt parmi le peuple elle n'a plus de voix,
Quand l'intérêt humain la change à notre choix.

(*Aurelle paraît.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, AURELLE ET QUELQUES SOLDATS.

AURELLE.

Aurelle avec respect se hasarde à paraître;
Il craint d'être importun : dans les mains de son maître
Cet écrit doit pourtant, remis sans nul retard....

CLOVIS (*à Sigebert, après avoir pris le papier*).

Seigneur, permettez-moi d'y jeter un regard.

CLODORIC (*à son père, pendant que Clovis lit*).

Eh bien! prince, votre âme est-elle rassurée?
Ce héros dément-il son amitié jurée?
La calomnie est prompte à noircir tous ses traits:
Jugez de sa candeur en l'observant de près.

CLOVIS (*gravement*).

Seigneur, en ce moment, quel parti dois-je prendre
Contre un perfide roi, chez qui je viens me rendre
Désarmé, sous l'abri de l'hospitalité,
Et qui tend un vil piége à ma crédulité?

CLODORIC.

Ah! l'opprobre et la mort!...

CLOVIS (*montrant le papier au vieux roi*).

Jetez ici la vue.
La main de Gondebaud vous est-elle connue,
Coupable Sigebert?

SIGEBERT.

Qu'entends-je?...

CLOVIS.

On m'a livré
De vos pactes secrets ce garant assuré.

AURELLE (*à Clovis*).

De ceux qui le portaient l'utile confidence
Au soin de votre tête a forcé ma prudence.
Vos gardes sont placés par mes ordres exprès,
Aux remparts, dans les murs, autour de ce palais.

SIGEBERT.

O trahison!... eh bien, mon fils? ta confiance
Accuse-t-elle encor ma juste prévoyance?

CLODORIC.

Quel mystère d'horreur se dévoile à mes yeux!

SIGEBERT.

Que t'avais-je prédit?

CLOVIS.

Monarque insidieux!
Quoi donc? à tel excès le trouble vous égare
Que votre inimitié désormais se déclare,
Et que, de vos traités craignant les châtimens,
Votre aveu m'avertit de vos pressentimens!
Combien à votre cœur dut coûter l'apparence
Du caressant accueil qu'a reçu ma présence!

SIGEBERT.

Cessez à vos fureurs de chercher des raisons,
Clovis, vos attentats confirment mes soupçons.
Si rien peut ajouter au plus affreux des crimes,
C'est en les immolant de railler ses victimes.
Vous n'êtes qu'un barbare; et vos déguisemens
Sont de la cruauté les noirs rafinemens.
Oh! quelle frauduleuse et lâche politique
Emploie à s'agrandir votre puissance inique!
Naguère on vous voyait, homicide héros,
Conquérir par le glaive et non par les complots;
Aujourd'hui sans péril Clovis abat les trônes;
Il paraît, son abord fait tomber les couronnes;

Et courbant sous le joug ses parens consternés,
Ravit leur héritage à leurs fils enchaînés.
La guerre, que du moins peut repousser la guerre,
Prête à l'ambition un noble caracterre ;
Mais, d'une main trompeuse offrir des oliviers
Plus hostiles encor que ses sanglans lauriers ;
Mais, d'une nation désarmer la défense,
En proclamant la foi d'une auguste alliance,
Mais, en ami des rois, jusques dans leurs palais
Porter l'invasion sous le front de la paix,
Triompher sans victoire et par une imposture,
C'est aux pactes humains faire une atroce injure,
C'est d'un vil Géryon, d'un serpent tortueux,
Le replis le plus bas et le plus monstrueux.
Puisses-tu, Jupiter ! armer quelque autre Alcide
Contre ce nouveau monstre à mes yeux plus perfide !

CLOVIS (*d'un ton mystique et menaçant*).

N'invoque point tes dieux.... le seul Dieu que je sers,
Le seul Dieu de Clotilde, auteur de l'univers,
Confond, en révélant ta trame découverte,
Tes démons imposteurs qui conjuraient ma perte.
Eux seuls t'ont aveuglé dans tes sombres détours ;
Lui seul m'éclaire ici les périls que je cours.
Victime, un peu plus tard, d'un fatal stratagême,
Confiant dans ta garde et livré par moi-même,
Devancé dans ta cour des offres d'un hymen,
Ma franchise eût rougi d'un timide examen :
Qu'allais-je devenir, si mon Dieu tutélaire,
M'envoyant du ciel même un avis salutaire,
N'eût préservé ma tête, au sein de vos foyers

Plus dangereux pour moi que les champs des guerriers.
Tu la sauvas, grand Dieu ! qui par les soins d'Aurelle
Rassemblas mes vengeurs pour mieux veiller sur elle,
Et qui, dans ces remparts m'amenant sans combats,
Prévins l'effusion du sang de mes soldats.
Sois le témoin sacré qu'en ma douleur profonde
Je ne punis ce roi que pour la paix du monde,
Et qu'à tes lois tout prêt à me sacrifier,
Je lui laisse le droit de se justifier.
La Gaule me verra, te prenant pour arbitre,
Respecter, dans ma cause, et son âge et son titre :
Mais si d'aucune erreur je ne fus abusé,
Frappe cet idolâtre, et son sceptre est brisé.

(*Il sort.*)

CLODORIC (*le poursuivant*).

Cruel ! ah, penses-tu ?...

AURELLE (*arrêtant Clodoric et lui arrachant son épée*).

Tremblez pour votre père !....
Excitez sa pitié, mais non pas sa colère.

SIGEBERT (*emmené par les soldats*).

Applaudis-toi, mon fils ! admire ton héros !
Adieu.

CLODORIC (*avec l'accent du désespoir*).

Je vous suivrai sous le fer des bourreaux...
Amis ! soldats ! sujets ! défendez votre maître...
Ce héros, ce vainqueur, ce chrétien, n'est qu'un traître !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOVIS, AURELLE.

CLOVIS.

D'UN juste étonnement un tel récit me frappe :
Est-il vrai ? sans retour Sigebert nous échappe !

AURELLE.

Depuis qu'à votre garde on l'a fait enlever,
Tous nos soins vigilans n'ont pu le retrouver.
Du lieu de sa retraite on espérait s'instruire
Par l'aveu du soldat qui s'est laissé séduire,
Et que l'on vient d'atteindre appesanti sous l'or
Qu'avec soin dans sa fuite il emportait encor.
Il ne sait quelles mains lui payèrent son crime :
Il ne sait quel séjour cache votre victime.
Les jours de Sigebert sorti de nos liens,
Semblent même sacrés pour tous les citoyens :
Vainement des foyers on a forcé l'asile ;
Vainement l'épouvante a consterné la ville ;

Fidèle à Sigebert, que l'on croit innocent,
Chacun le plaint du cœur, se tait en gémissant:
La crainte au lieu d'aveux n'arrache que des larmes.
On maudit vos guerriers et l'aspect de nos armes;
Et l'on paraît jouir du trouble véhément
Dont Sigebert sauvé vous cause le tourment.

CLOVIS.

Ils payeront cher leur joie.... Oui, l'or ou les supplices
De la fuite du roi nous diront les complices.
La haine, qui de tous paraît nous séparer,
Se mêle à la surprise, et ne peut pas durer:
Bientôt nous entendrons ce peuple qui menace
D'ingénieux motifs excuser notre audace.
Laissons d'abord la peur ébranler les esprits:
Mais, loin de s'adoucir, par le malheur aigris,
S'ils bravent des tourmens l'approche rigoureuse,
S'ils cherchent des martyrs la gloire douloureuse,
Redoutons cet orgueil, plein de férocité,
Qui brigue un faux honneur par la mort acheté.
Mépriser les bourreaux c'est se rendre invincible:
Le mortel fanatique est le seul inflexible.
Au lieu de la roidir, fais avec art ployer
La constance des cœurs qu'on ne peut effrayer:
Avilis les objets que leur amour révère;
De leur fidélité dégrade la chimère,
Et traitant leur vertu de triste aveuglement,
Sauve-les du péril de leur fier dévoûment.
Peins alors ma grandeur, vante mes récompenses;
A la raison tentée offre des espérances:
Par ton crédit surtout, par tes dons séducteurs,

Ennoblis, s'il le faut, le rang des délateurs.
Nos lois font des humains les vertus ou les crimes :
Leur conscience change au gré de nos maximes.

AURELLE.

Seigneur, avec regret j'ose vous affirmer
Qu'ici j'ai vu les mains et les cœurs se fermer.
On se rit de la mort, nos dons sont des injures....

CLOVIS.

Quoi? les séductions, les fers, et les tortures,
Quoi? de mes vains édits les publiques rigueurs
Ne m'attirent sans fruit que la haine des cœurs!....
Des volontés encor je ne suis donc pas maître!

AURELLE.

Au peuple, aux magistrats, mon zèle a fait connaître
Qu'à vous seul était dû l'honneur de décider
Quel chef à Sigebert va bientôt succéder :
Vous dépeignant orné de plus d'un diadême,
A ce trône ma voix n'appelait que vous-même.....

CLOVIS (*impatiemment*).

Eh bien!

AURELLE.

Un froid silence a reçu mes accens
Qu'applaudissaient les mains de vos seuls courtisans.
Les chefs, qu'embarrassaient leurs réponses forcées,
En des termes prudens mesuraient leurs pensées.

CLOVIS.

Les lâches!....

AURELLE.

Ils semblaient craindre de s'asservir.....

CLOVIS.

Écoute : de leur roi le fils peut nous servir :
Sans doute Clodoric a percé le mystère
Du séjour ténébreux qui recèle son père....

AURELLE.

Je vous entends.

CLOVIS.

C'est lui qu'il faut interroger.

AURELLE.

Son âge est scrupuleux ; et tout me fait juger
Qu'à livrer Sigebert il aurait quelque honte :
Novice dans les cours, la pudeur le surmonte.
L'opinion du peuple, écho vil de l'erreur,
Touche encor son estime ; il craindrait son horreur.

CLOVIS.

Il ne craindra pas moins que ma haine implacable
Ainsi que le vieux roi lui-même ne l'accable.
Les gages valeureux que m'a donnés son bras,
Ses services passés, l'éclat de ses combats,
Le rang dont le flattait ma faveur peu commune,
Tout enchaîne à ma cour son zèle et sa fortune.
Que dis-je ? la couronne a pour lui des attraits ;
Son intérêt l'attache à mes seuls intérêts.
Prétend-il que j'élève à la toute-puissance
Un prince, pour me nuire, armé par la vengeance ?

J'ai du trône aisément fait tomber Sigebert;
J'en précipiterai son fils, s'il ne le perd.
Toutefois, il vaut mieux, apaisant les murmures,
D'un peuple accusateur confondre les injures,
Rendre à ce fils la pourpre, et me l'assujettir
Par des nœuds dont jamais il ne puisse sortir.
Tu m'entends! et du coup s'il ne se rend complice,
Mon salut veut qu'en lui sa famille périsse.
Il adore Édelinde, esclave de ta loi;
Il en attend la main, la liberté, de toi :
C'est à toi de lui dire à quel prix l'hyménée
Pourait couvrir de fleurs sa tête couronnée.
Aurelle, sers ton maître, et reviens lui parler.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

AURELLE (*seul*).

Tu cherches ce vieillard, Clovis, pour l'immoler.
Instruit par quelques mots, je pressens le salaire
De qui t'épargnerait un ordre sanguinaire,
Et, prévenant tes vœux par un meurtre empressé,
T'aurait acquis l'honneur de plaindre un sang versé.
La fortune me rit.... en courtisan fidèle,
Surpassons le service attendu de mon zèle.
Déjà Clovis, j'ai lieu de m'en inquiéter,
M'avait caché le coup qu'il a fait éclater :
En quel autre homme a-t-il placé son espérance?....
Je veux dans sa faveur régner sans concurrence.

Quel ministre plus sûr, plus adroit qu'un Romain,
Est mieux fait pour guider ce Sicambre hautain?
Son barbare génie est vide de science :
Sa règle est ma sagesse et mon expérience :
Ce maître impérieux, qui croit tout dominer,
Au gré de mes penchans se laisse gouverner;
Ma souplesse l'enchaîne; et l'Europe qu'il brave
Fléchit sous un tyran qui n'est que mon esclave...
Mais, es-tu moins le sien? L'oserais-tu quitter,
Aurelle, et t'affranchir, quoiqu'il pût te dicter?
De tous ses attentats tu suivis la carrière;
L'intérêt commença ta dépendance entière :
Par tes actes sanglans tu t'es trop fait haïr
Pour cesser de le suivre, et lui désobéir.
Marche avec lui sans peur où le destin l'entraîne...
Mais si l'horreur de tous rend sa chute prochaine,
Faut-il en ses dangers lui prêtant mon appui,
Me piquer de l'orgueil d'être écrasé sous lui?...
Non, non, il sera temps, au jour de la tempête,
De prévoir sa ruine et de sauver ma tête.
Ses fils, ses vainqueurs même, auront le soin prudent
D'attirer de Clovis l'habile confident :
Mon adresse auprès d'eux me sera plus utile
Que l'altière roideur d'une vertu stérile....
La vertu, songe vain, nous nuit dans tous les rangs;
Rébelle aux yeux des rois, funeste aux yeux des grands,
Opposant à leurs vœux mille refus sinistres,
Sa chimère sans cesse arrête leurs ministres :
Idole du vulgaire, il faut la mépriser.
Amoureux de son joug qu'il eût craint de briser,
Sigebert d'un cœur droit l'a constamment suivie,

On l'arrache du trône, on attente à sa vie;
Proscrit, il la défend par de tristes efforts,
Et Clovis criminel triomphe sans remords.
Plus ce monde vieillit, et plus on le contemple,
Du malheur des vertus plus on y voit l'exemple.
J'aperçois Clodoric.... sans doute un bon destin
Veut raffermir mes pas en leur premier chemin,
Et l'amène à l'instant de peur que je n'hésite
A pousser son courage au but que je médite.

SCÈNE III.

CLODORIC, AURELLE.

CLODORIC.

Aurelle, dans ces lieux je vous trouve à propos.
A mon cœur agité rendez quelque repos:
Dites-moi d'un cruel ce qu'il faut que j'espère:
Poursuivra-t-il encor la tête de mon père?
Ou content de l'avoir exilé de son rang,
Pensez-vous qu'il renonce à demander son sang?
De ma crédulité trop déplorable suite!
Par de fausses grandeurs ma jeunesse séduite,
De Clovis à mon père exaltant les vertus,
Dédaignait ses soupçons follement combattus:
J'insultais à son âge, et l'accusais de croire
Qu'un héros, se couvrant du masque de la gloire,
Sous de brillans dehors cachât tant de noirceur,
Et devînt de nos droits l'infâme ravisseur!

Ainsi je l'ai poussé moi-même au précipice.
C'est moi qui, d'un tyran secondant l'injustice,
L'ai livré sans défence, et mis sous le couteau
Que pour se l'immoler a levé son bourreau.
Combien l'orgueil nous trompe en nos jeunes années,
Lorsqu'en de vains transports nos erreurs mutinées
Raillant l'autorité des conseils paternels,
Nous rendent le jouet de complots criminels !
Ou plutôt, à quel point l'ambition avide
Egare les mortels qui la prennent pour guide,
Si sa rage aussitôt change un triomphateur
En oppresseur ingrat, en vil usurpateur,
Qui, toujours envieux de sceptres qu'il entasse,
Brise trône sur trône, et s'accroît par l'audace,
Et va, dans sa fureur prompte à se déchaîner,
Plus loin que la raison ne peut l'imaginer !
J'ai mal jugé Clovis : mais quelle âme ennemie
Eût même osé prévoir qu'avec tant d'infamie
Il traitât Sigebert, dont trente ans de valeur
D'une tête blanchie illustrent le malheur,
Et père d'un guerrier de qui la main armée
Du superbe a déjà servi la renommée ?

AURELLE.

Je ne m'étonne point de ce premier transport
Que d'un malheureux père excite en vous le sort :
Mais si bientôt, Seigneur, à Clovis moins contraire,
Vous dépouillez d'un fils la tendresse ordinaire,
En un froid examen pesant ses actions
Vous rendrez mieux justice à ses intentions.
Clovis est conquérant ; et par sa vigilance

Entre de grands Etats soutient seul la balance :
On le hait, on l'attaque ; et pour se conserver
Entouré d'ennemis il les doit observer.
Doutez-vous contre lui que tous les rois s'unissent,
S'il n'accablait soudain tous ceux qui le trahissent ?
Gardant contre Clovis des sentimens cachés,
(Si j'en crois les débats que vous vous reprochez)
Votre père, Seigneur, accusait votre zèle
D'entrer dans ses desseins, de lui rester fidèle ;
Et cette inimitié, dont vos aveux font foi,
Dressait à votre insçu des piéges à mon roi.
Informé d'un complot que rien ne peut absoudre,
A détourner le mal Clovis dut se résoudre :
Dès-lors, prompt à frapper, il n'a plus consulté
Le haut rang du mortel dont il est insulté,
Les égards des parens, ni ceux de la vieillesse,
Ni la douce amitié que vous rend sa tendresse,
Et, monarque au-dessus des sentimens humains,
Il a laissé partir la foudre de ses mains.
Mais pour le crime seul juste autant que sévère,
A-t-il puni le fils des trahisons du père ?
Prince, un usurpateur aurait-il respecté
Vos jours, votre innocence, et votre liberté ?
Il eût pu terrasser Clodoric, sans le craindre,
Du coup dont Sigebert se vit soudain atteindre :
Pourtant vous marchez libre ; et ses nombreux soldats
Ne surveillent encor vos projets ni vos pas.
Il ne veut pas souffrir pour maître en vos provinces
Un prince qui s'allie à de perfides princes ;
Il est vrai : mais veut-il, Seigneur, vous dépouiller
D'un sceptre que jamais vous ne pourrez souiller ?

Non, au juste héritier il est prêt à le rendre.
Il sait de votre cœur ce qu'il a droit d'attendre :
Mais avec Sigebert toute complicité
Retiendrait son penchant de générosité :
Ne lui témoignez pas de terreur qui l'offense :
Confiez votre père à sa noble clémence :
Pour l'honneur de tous deux, courez lui déclarer
En quel lieu son pardon peut l'aller rassurer.
N'attendez pas, Seigneur, que la rigueur des armes
Achète ce secret au prix de flots de larmes,
Et que, pour l'obtenir, mille excès abhorrés
Consternent les sujets sur qui vous régnerez.

CLODORIC.

Quoi? j'offrirais mon père au coup qui le menace!
De ses pas fugitifs j'éclairerais la trace,
Et de sa triste fin je deviendrais l'auteur,
Pour m'acquérir l'appui de son persécuteur!
De Sigebert sans doute, après ce sacrifice,
Clovis n'aurait plus lieu de me croire complice;
Mais héritant par-là de tous ses droits ravis,
Les peuples me croiraient complice de Clovis.
Seul, je priai mon père, en mon aveugle estime,
D'accueillir dans sa cour le mortel qui l'opprime;
Et plus nos sentimens se sont montrés divers,
Plus on m'accuserait d'avoir forgé ses fers,
Et préparé le piège où ce vieillard succombe,
Pour être, avant le temps, couronné sur sa tombe.
Aurelle, ah! sur mon cœur la gloire a trop de droit;
Oui, la gloire....

AURELLE.

La gloire est-elle ce qu'on croit ?
Ce prestige éclatant dont la foule s'abuse
Se doit aux jeux du sort, à la force, à la ruse,
Et non au vain respect d'un honneur insensé :
Tel pour ses attentats fut le plus encensé ;
Et le camp de Clovis en de sanglans spectacles
Vous montre assez quel art produit tous ces miracles.
Le crime et la vertu sont des noms différens
Inventés pour le peuple et non pas pour les grands.
D'innombrables mortels sont justes, mais sans lustre :
Ils mourront inconnus ; et vous vivrez illustre
En n'abandonnant plus vos biens, vos droits flottans,
Entre les mains d'un prince affaibli par le temps,
Et dont les pas glacés, et les regards débiles,
Ne pouvant plus veiller au salut de vos villes,
Vous rendront à leurs yeux comptable d'épargner
Ce peu de sombres jours qui lui reste à régner.
Le grand Clovis plaindrait ce scrupule frivole
Dont vous....

CLODORIC (*avec indignation*).

Ainsi, mon père, on veut que je t'immole!
C'est au prix de ton sang qu'il me faut mériter
Le sceptre de ces bords, le droit d'en hériter!
Est-ce pour satisfaire à cette horrible envie
Que j'ai séduit ta garde et protégé ta vie ?

AURELLE.

Comment ?... contre un héros vous-même conspirez!

Le sort de Sigebert vous lie aux conjurés!
Quoi? la séduction par votre or est semée,
Vous, l'ami de Clovis, vous, chef dans son armée!
Du devoir des guerriers n'êtes-vous plus jaloux?
Favori de mon roi, prévenez son courroux;
Cédez aux volontés dont je suis l'interprète...

CLODORIC.

Sigebert en partant m'a caché sa retraite.
Mon aveugle imprudence, ayant fait son danger,
N'eut pas droit de s'en plaindre et de l'interroger.
J'ignore sous quel toit, dans quel antre il respire,
Et n'ai pas à lutter pour le taire ou le dire.

AURELLE.

Vous résistez!... Eh bien! il faut vous découvrir
L'abîme sous vos pas, Seigneur, prêt à s'ouvrir.
Sigebert est noirci d'un complot manifeste....
Ne le démentez point: prêtez l'oreille au reste.
Votre père est coupable; et Clovis irrité,
Du trône justement l'a donc précipité:
Si le devoir du sang est pour vous une chaîne,
En vous cédant un sceptre on arme votre haine.
Le soupçonneux Clovis craindra de couronner
Le descendant d'un roi qu'il osa détrôner;
Et, privé de vos droits et d'un nom mémorable,
Bientôt vous périrez d'une fin misérable.
Plus sage, de Clovis secondez la rigueur:
C'est donner d'un grand zèle un garant au vainqueur,
C'est lier à jamais par la reconnaissance
Un roi qui vous promet et trésors et puissance.

Il vous livre Edelinde, et m'ordonne en ce jour
De l'affranchir d'un joug contraire à votre amour :
Il lui rend pour vous plaire un fertile domaine :
Cependant sa famille est chère à l'Aquitaine ;
Clovis en eut ombrage, et désira long-temps
Confondre par sa mort les partis mécontens :
En faveur de vos feux il lui permet de vivre...
Tremblez donc qu'à la mort son ordre ne la livre ;
Si, la rendant fatale à son pressentiment,
Vous lui donnez sujet de venger son amant.
Décidez, en un mot, sur le choix qui vous presse ;
Ne perdez point vos droits, le trône, une maîtresse,
Pour un prince ennemi que sauront découvrir
Nos yeux qui sur sa trace en tous lieux vont s'ouvrir,
Et qu'atteindra bientôt un coup trop nécessaire
Qui, porté sans témoin, sans que le jour l'éclaire,
Passera pour l'effet du désespoir trompé
D'un coupable vieillard par soi-même frappé.

CLODORIC.

Tais-toi, monstre !.... Je vois ton exécrable attente.
Qu'as-tu dit?....

(*Edelinde paraît.*)

AURELLE.

Frémissez pour les jours d'une amante,
Frémissez !... Voyez-la porter vers nous ses pas...
Ses périls, votre amour, ne vous vaincront-ils pas ?

(*à Edelinde.*)

Princesse, à mes efforts joignez votre prière !...
Songez en quelle cour vous êtes prisonnière.
De son père proscrit il veut cacher le sort :
Arrachez votre amant et vous-même à la mort....

Vous m'entendez, Madame; une bouche si belle
Doit le persuader mieux que la voix d'Aurelle.
(Il se retire.)

SCÈNE IV.

ÉDELINDE, CLODORIC.

ÉDELINDE.

Ah! Seigneur, quel discours!

CLODORIC.

J'en suis plein de terreur.

EDELINDE.

Qu'exige-t-on de vous?

CLODORIC.

Le comble de l'horreur.

EDELINDE.

A livrer votre père on prétend vous contraindre!

CLODORIC.

Le cruel devant vous n'a pas pris soin de feindre.

EDELINDE.

De mes propres dangers il parle en mots confus.

CLODORIC.

Votre mort, m'a-t-il dit, punira mes refus.

EDELINDE.

O ciel!... Espère-t-on que la mort m'intimide
Jusques à vous pousser au plus noir parricide?
Car, tels sont nos tyrans que si vous révélez
En quel lieu Sigebert a fui, vous l'immolez.

CLODORIC.

Oui, leur noirceur enfin n'a rien qu'elle déguise.
Sur moi d'abord Aurelle essayant la surprise,
M'inspirait, pour sauver mon père malheureux,
De le guider sans crainte à son roi généreux :
Bientôt, reconnaissant ma défiance extrême,
Ce monstre m'a prescrit de l'immoler moi-même,
Offrant de publier que, troublé de remords,
Il s'ouvrit de sa main un sentier chez les morts.

EDELINDE (*avec une affliction profonde*).

En quel temps vivons-nous, innocens que nous sommes,
Parmi les meurtriers et les tyrans des hommes,
Nous, dont les cœurs si purs et non ambitieux,
Par l'amour des vertus inspirés sous les cieux,
Compâtissans pour tous, incapables de haine,
Gémissent en secret des misères humaines?
Combien cette bonté, source de tant de pleurs,
Nous rend affreux l'excès de nos propres malheurs!
Plus notre âme nourrit une pitié profonde
Plus elle sent d'horreur pour les crimes du monde.
Hélas! c'est encor peu des maux qu'on nous a faits,
On veut que notre sein conçoive des forfaits,
Que vous les promettiez et que je les conseille!
Irons-nous de Clovis importuner l'oreille?

Quelle prière encore émeut ce cœur d'airain?
Trop de larmes aux piés de ce fier souverain
Ont vainement coulé pour toucher sa clémence :
Chaque jour endurcit sa féroce insolence.
Mais vous engagerai-je à combattre Clovis?
Trop de périls suivraient ce téméraire avis.
Il vous épargne encore : aux premières alarmes,
Il vous accablerait par la force des armes.
Songerons-nous à fuir sur des bords reculés,
Loin des hommes pervers heureux d'être exilés,
Nous consolant l'un l'autre, et pendant ces orages
Sauvant notre vertu du danger des naufrages?
Vain projet! sa poursuite arrêterait nos pas.
Que faire? au prix d'un crime éviter le trépas!...
Ah! que la tyrannie inhumaine, inflexible,
Nous rend, par ses fureurs, l'innocence pénible!
Faut-il voir se souiller ou périr mon amant,
Être de son supplice un fatal instrument,
L'exhorter par mes pleurs, par mes droits sur son âme,
A sortir de la vie, ou bien à vivre infâme?
Que n'ai-je respiré sous un âge plus doux!
O Dieu, qui fis nos cœurs, en quel temps vivons-nous?

CLODORIC.

Ne nous en plaignons pas : ce temps est favorable
A la vertu qui montre une audace honorable,
Et donne à l'avenir des exemples si grands
Qu'il vaut mieux expirer que céder aux tyrans.
Sous des astres sereins, et des siècles tranquilles,
Heureux penchant de tous les vertus sont faciles :
Mais quand on les proscrit, c'est alors qu'il est beau

De hâter noblement ses pas vers le tombeau,
Et d'avoir, sans tremper dans le torrent des crimes,
Traversé sa carrière au nombre des victimes.

EDELINDE.

Hélas, Seigneur! le ciel, en notre adversité,
Mesure vos malheurs à votre fermeté :
De vos hauts sentimens la noblesse résiste
A supporter le poids d'une gloire si triste :
Moi, faible que je suis, je m'en sens accabler.
Mon cœur en vos efforts souffre à vous égaler.
Ne croyez pas pourtant que votre digne amante
De sa longue constance aujourd'hui se démente.
Depuis long-temps, hélas! le sort ne m'a souri :
Par le fer de Clovis ma famille a péri :
De mon amant encore il menace la tête;
S'il la frappe, à ses coups la mienne est toute prête.
Je mourrai sans regret, ne pouvant être à vous.

CLODORIC.

Ce jour me promettait le nom de votre époux!

EDELINDE.

Ce jour verra changer par les destins contraires
Nos flambeaux d'hyménée en torches funéraires!

CLODORIC.

O regrets trop amers de ma félicité!

EDELINDE.

O triste effet, Clovis, de ta férocité!

CLODORIC.

Des yeux si beaux, déjà perdraient-ils la lumière ?

EDELINDE.

Bornera-t-on sitôt votre illustre carrière ?

CLODORIC.

Du moins à mes périls un bonheur attaché,
C'est d'ignorer l'asile où mon père est caché.
Libre d'un tel secret, le hasard me dispense
D'affermir mon courage à garder le silence ;
Entre mon père et vous je ne pourrais choisir.

EDELINDE.

Ensemble nous mourrons ; c'est là tout mon désir.
Je ne puis des héros affecter le courage :
La vie offrait encor des biens à mon jeune âge :
Mais j'aime mieux périr pour vous et votre honneur,
Que de la prolonger pour un lâche bonheur.
Ne me plaignez donc pas, et si mon cœur soupire.....

CLODORIC.

Que nous veut Adelmar ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ADELMAR.

ADELMAR.

Seigneur, puis-je vous dire
Un secret important?

CLODORIC.

Madame, pardonnez :
Il sait mal que nos cœurs d'un saint nœud enchaînés,
L'un pour l'autre jamais n'eurent aucun mystère.

EDELINDE.

Je vous quitte, Seigneur; mais, si je vous suis chère,
Rejoignons-nous bientôt; et que du moins vos yeux
M'adoucissent la mort par de tendres adieux.

SCÈNE VI.

CLODORIC, ADELMAR.

CLODORIC.

Parle.

ADELMAR.

Quand de la nuit sonnera l'onzième heure,
Vous attendrez le roi qui, dans cette demeure,
Devant ce même seuil reviendra vous parler.

CLODORIC.

Mon père!

ADELMAR.

Sans témoins, il doit vous révéler
Ses projets, sa retraite....

CLODORIC.

O ciel ! peut-il sans crainte
Marcher dans la cité, pénétrer cette enceinte ?

ADELMAR.

Clovis a pour séjour pris un autre palais ;
Il vous laisse en ces lieux.

CLODORIC.

Ses gardes sont auprès :
Comment à leurs regards saura-t-il se soustraire ?

ADELMAR.

Comme, pour s'échapper, il sut déjà le faire.

CLODORIC.

Où lui porteras-tu ma réponse aujourd'hui ?

ADELMAR.

Je n'en puis dire plus : vous saurez tout de lui.

CLODORIC.

Mon horrible infortune est donc enfin comblée !
Ta retraite, ô mon père, à mes regards voilée,
M'épargnait la douleur, en bravant mon arrêt,
D'immoler Édelinde à ton fatal secret :
Voilà que, m'en rendant le seul dépositaire,
Il me faut, justes cieux ! le savoir et le taire,
Voir une amante offerte à des couteaux sanglans,
Ou la main des bourreaux saisir tes cheveux blancs,

Amant ou fils cruel, maître enfin d'un mystère
Qui perd ce que j'adore ou ce que je révère,
Te la sacrifier, et peut-être sans fruit!
(*A Adelmar.*)
Réponds-lui que son fils l'attendra cette nuit ;
Et qu'au plus long tourment son âme est préparée
S'il importe au salut de sa tête sacrée.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE. (*Il est nuit*).

CLODORIC (*seul*).

Voici l'heure : le ciel est sombre et sans étoiles.
La nuit pour te cacher a-t-elle assez de voiles,
Mon père ?... On veut ta mort ; et je frémis, hélas !
Ou de ne pas entendre ou d'entendre tes pas.
Le cœur troublé d'alarme et d'images funèbres,
Tour à tour je crois voir les perfides ténèbres
Ou couvrir tes chemins de trop d'obscurités,
Ou pour tes surveillans trop pleines de clartés.
Un tyran nous poursuit : désormais l'innocence
N'aura pour seul abri que l'ombre et le silence,
Et les crimes eux seuls, maîtres dans ce séjour,
Marcheront en levant leurs têtes au grand jour.
Ils vivront sous le dais et ceints du diadême,
Dans l'éclat triomphant qui me trompa moi-même.
Crédule que je fus ! mon cœur ami des lois

Pensait que l'honneur-seul dût faire les grands rois,
Et je me confiai, dans mon erreur profonde,
Au plus vil des brigands nommés héros du monde!
Insensé! fallait-il à des bourreaux armés
Livrer ton père, hélas! tes sujets opprimés?
Seul, que n'as-tu péri pour ton affreuse idole,
Sans les exposer tous au fer qui les immole.
Ah! j'en suis trop puni.... Sans doute le soupçon
Veille autour de ces murs devenus ma prison:
Ma prison! Ah, plutôt, si mon père succombe,
Ces murs couverts de deuil ne sont plus que ma tombe.
Il semble que déjà, noir séjour de regrets,
Règne ici de la mort la tristesse et la paix.
Je n'entends plus les voix qui frappaient ces enceintes;
Mais des vents de la nuit les solitaires plaintes
Qui, pleines de courroux, de momens en momens,
Conforment leurs soupirs à mes gémissemens.
Ciel! fais crouler ces tours sur de coupables têtes....
Palais de nos aïeux, vos portes sont donc prêtes
A s'ouvrir au tyran qui nous a dépouillés!
De son nom criminel vos murs seront souillés:
Vous verrez effacer les titres de vos maîtres,
Et tomber les drapeaux conquis par nos ancêtres:
Vous verrez nos sujets inondant votre seuil
Pour flatter nos bourreaux fouler notre cercueil:
Et nous ne serons plus!... Dis-moi pourquoi nous fûmes,
O toi par qui tout change, ô temps qui nous consumes,
Et qui n'a séparé que d'un si court destin
L'heure de ma naissance et l'heure de ma fin!
A quoi donc en ce monde a servi mon passage?
Au malheur de ces bords et du roi le plus sage,

Au supplice d'un père, à la prochaine mort
D'une triste princesse attachée à mon sort...
Ne puis-je rien pour eux ?... Quoi ? ce monstre farouche,
Clovis fait, d'un seul mot prononcé par sa bouche,
Se noyer dans le sang d'innombrables soldats,
Défenseurs d'intérêts qu'ils ne connaissent pas;
Et moi, qu'un péril presse et qu'un affront dévore,
Vivant, je laisse vivre un homme que j'abhorre.
De la terre aujourd'hui méprisable fardeau,
Pourquoi suis-je sorti d'un illustre berceau ?...
Qui marche dans ce lieu ?

SCÈNE II.

SIGEBERT, CLODORIC, ADELMAR.

ADELMAR.

Votre père et son guide.

CLODORIC (*se jetant dans les bras de son père*).

Ah, Seigneur!

SIGEBERT.

Ah, mon fils!

(*Adelmar se retire pour observer les alentours.*)

CLODORIC.

Oh! de quel souffle humide
La nuit a pénétré vos habits, vos cheveux!...

SIGEBERT.

C'est le froid des tombeaux d'où nous sortons tous deux.
Il est sous ce palais de souterraines voutes,
Lieux profonds, dont moi seul je connaissais les routes;
Où les rois nos ayeux recelaient leurs trésors,
Quand les Goths pleins de rage infestèrent ces bords :
C'est là qu'entre des rocs, privé de la lumière,
J'ai de mes assassins fui la main meurtrière;
Et c'est là que, vivant, ton père enseveli,
S'est déjà cru plongé dans l'éternel oubli.

CLODORIC.

O mon père!

SIGEBERT.

Adelmar a, dès la nuit obscure,
A mon corps épuisé porté la nourriture.

CLODORIC.

Sur vos secrets, Seigneur, ce digne confident
A gardé pour moi-même un silence prudent.
Votre fils mérita d'ignorer la retraite....

SIGEBERT.

Je n'avais pas, mon fils, cru ta foi moins discrette;
Et je n'ai redouté dans les premiers momens
Que l'imprudent éclat de tes emportemens.
La bonté trop sincère, ou la rage intrépide,
Livre plus nos secrets que l'intérêt perfide :
D'un cœur prêt à s'ouvrir, toujours avec raison
On craint l'involontaire et prompte trahison.

Mon sort t'apprend assez ce que peut l'industrie
Du tyran qu'encensait ta folle idolâtrie :
Son art inventera d'ingénieux ressorts
Pour exciter en toi mille fougueux transports,
Et faire à ta tendresse, ou bien à ton audace,
Échapper quelques mots qui découvrent ma trace.
De ces périls divers je te dois avertir.

CLODORIC.

Clovis de toute erreur a su me garantir :
Connaissez le projet de sa haine cruelle :
Il s'en est expliqué par la bouche d'Aurelle;
Et telle est son horreur, que je vous l'aurais tu
Si l'âge eût affaibli votre mâle vertu,
Et si dans votre sein ne restait un courage
Dont je ne puis douter sans vous faire un outrage.

SIGEBERT.

Qui ne voit pas toujours la tombe sans effroi,
Ne peut vivre et mourir, noble maître de soi.

CLODORIC.

N'êtes-vous pas surpris qu'après cette journée
Ma main encor, Seigneur, ne soit pas enchaînée?

SIGEBERT.

Je ne m'étonne pas qu'on la laisse sans fers,
Elle ne peut s'armer pour venger nos revers.

CLODORIC.

Vous ne soupçonnez pas quel sang on en espère?

SIGEBERT.

Le sang de mes sujets ?

CLODORIC.

Non, le sang de mon père.

SIGEBERT.

O dieux vengeurs ! l'excès de cette atrocité
Passe la défiance où Clovis m'a jeté.

CLODORIC.

Salaire trop fatal de ce coup détestable,
C'est ainsi qu'il me rend votre sceptre exécrable :
Il veut le retenir lâchement usurpé,
Ou le mettre en mes mains de votre sang trempé,
Et, d'un nœud criminel attachant ma couronne,
Faire de votre corps un degré de mon trône.
Ce n'est pas tout, Seigneur : si ma rebelle main
N'exécute bientôt son arrêt inhumain,
Sa fureur, en mon sang non encore assouvie,
O vengeance ! ô douleur ! arrachera la vie
A la jeune Edelinde, objet qui sous les cieux
Pour mon cœur, après vous, est le plus précieux.
Mes soins ont en secret interrogé la ville :
Un morne désespoir la retient immobile :
Ceux qui d'abord tentaient des efforts superflus,
Victimes du soldat, maintenant ne sont plus.
Il ne me restait donc pour unique espérance,
Que le secours du glaive et que mon assurance
Pour marcher à Clovis, et pour l'assassiner :
Mais un rempart d'airain semble l'environner.

Je ne dois plus prétendre à revoir son visage
Si votre sang versé ne m'ouvre le passage,
Et, pour le contenter, ne signale à ses yeux
De toute sa noirceur le complice odieux.
A quel prix les tyrans vendent leur lâche estime!

SIGEBERT.

L'honneur de leur abord s'achète par le crime.
Les cours m'en ont instruit : mais ce qui me surprend,
C'est qu'on ose prescrire un attentat si grand.
Ah! ce n'est plus pour moi qu'il faut que je frémisse,
Mais pour tous nos sujets livrés à l'injustice
D'un tyran, sous ses piés tout prêt à les fouler....
Quels fastes l'avenir me vient-il dérouler!...
Mon fils, prends les conseils d'une raison suprême :
Un extrême péril veut un courage extrême.
Hélas! de peu de jours mon terme est avancé :
Ce sang qui se tarit, dans mes veines glacé,
M'avertit que bientôt ma flottante paupière
Cessera de s'ouvrir aux traits de la lumière :
Je n'ai donc pas voulu, pour mes destins trop courts,
A d'heureux citoyens enlever de longs jours,
Et, craintif de troubler la paix de leurs murailles,
Ma fuite de la terre a cherché les entrailles.
Là, reçu dans la nuit où sont entrés les morts,
J'ai des gouffres d'enfer presque entrevu les bords :
Là, sais-tu qu'en secret, confident de l'abîme,
J'ai pris du sort des rois un dédain magnanime?
Là, sais-tu quel penchant semble attirer les pas
Vers le but qui conduit de la vie au trépas?
Là, sais-tu que la mort, d'une voix solennelle,

M'a dit que des tombeaux la paix est éternelle?
Non, le fil de nos jours que sa faulx doit couper,
Ne vaut pas tous nos soins qu'un hasard peut tromper.
Sauve donc mes sujets d'un maître impitoyable :
Obéis par mon ordre à son ordre effroyable :
Ravis, en m'immolant, ton sceptre à son courroux;
Et que je meure en roi pour le salut de tous!

CLODORIC.

Qu'entends-je? quel forfait m'attire cette injure?
Suis-je un monstre abhorré de toute la nature?
Ou le ciel me fait-il, par ce dur châtiment,
Expier envers vous un court égarement?
Si tantôt du respect j'ai franchi la limite
Pour vanter ce Clovis dont la rage m'invite
A lever sur mon père une barbare main,
Méritai-je son choix pour cet acte inhumain?
Méritai-je, grand Dieu! que ce tigre homicide
Ait osé me juger digne d'un parricide?
Méritai-je surtout que mon père en fureur
Prenant du désespoir un conseil plein d'horreur,
Crût que de l'immoler mon bras serait capable?
Ciel! pour tant d'infamie étais-je assez coupable?
O mon père! qui? moi, moi, jamais attenter
Sur vos jours que des miens je voudrais racheter!
Serait-ce là le prix et la reconnaissance
De vos tendres secours pour ma timide enfance?
Percerai-je ce sein que j'arrose de pleurs,
Ce cœur où j'épanchai mes premières douleurs...
Ah! pressez en vos bras votre fils misérable,
Qui si vous périssiez mourrait inconsolable,

Ou gémirait long-temps, dans ce monde attristé,
De vous devoir le jour qu'on vous aurait ôté.

SIGEBERT.

Eh! moi-même en ce monde où traîner ma misère?
Comme en un froid cercueil vivrai-je sous la terre,
Où mon lit est tout prêt pour le dernier sommeil
Qui seul promet au juste un consolant réveil?
Dans ce triste univers ma carrière est remplie :
Irai-je au loin, montrant ma vieillesse avilie,
Mendier dans les cours les vengeances des rois,
De mes honteux chagrins leur porter tout le poids,
Les lasser des clameurs de ma stérile rage,
Et d'un front sans couronne étaler tout l'outrage?
Que puis-je? A mes sujets dois-je encor demander
Mille efforts que mon bras ne pourrait seconder?
Attendrai-je immobile au lieu qui me recèle
Les fruits de tout leur sang versé pour ma querelle?
Attirerai-je ici la mort dans les foyers
Dont m'auraient protégé les dieux hospitaliers?
Vieux, chancelant, fuirai-je errant sur nos rivages,
Battu des vents fougueux, et trempé des orages,
Et trouvant sur les monts, dans la fange ou les eaux,
Mon terme inévitable au bout de tant de maux?
C'est à toi, jeune encor, vaillant, infatigable,
D'endurer ces travaux, ce destin qui m'accable,
De sauver ta maîtresse, et, roi dans ce séjour,
D'exister pour mon peuple et la gloire et l'amour.
Toi, dans l'âge où la vie est une erreur plus chère,
Respire la vertu, la force et la colère.
Sur tant de citoyens, qui furent mes enfans,

Ne laisse pas régner des bourreaux triomphans.
Quoi? ne m'as-tu pas dit qu'une garde assidue
T'interdit de Clovis l'approche défendue?
Puisqu'il est accessible à mon seul assassin,
Livre-lui sa victime et perce-lui le sein :
Ou bien, vers ma dépouille attirant ce barbare,
De l'appât d'un trésor flattant son cœur avare,
Conduis sa confiance en mon asile obscur,
Et là, ton coup porté n'en sera que plus sûr.
Celui qui veut d'un fils, dont il séduisit l'âme,
Faire en le couronnant un parricide infâme,
Mérite qu'avec art le trompant à son tour,
Ce parricide armé lui ravisse le jour.
Lave en son sang l'affront d'un ordre qui t'offense,
Que l'univers s'étonne au bruit de ta vengeance;
Oui, pour atteindre et vaincre un tyran monstrueux,
Un grand crime est parfois un effort vertueux.
On saura que Clovis te demanda ma tête;
Et que, sans reculer, quand la mort était prête,
Le père contraignit le fils à se charger
De l'ordre d'un cruel qu'il fallait égorger;
Et le monde apprendra que par des lois suprêmes
Les forfaits des tyrans retombent sur eux-mêmes.

CLODORIC.

Oh! qu'ils sont criminels, s'il faut pour les punir,
Meurtrier, sacrilège, à leurs crimes s'unir!
J'admire en frissonnant ce courage sublime
Qui de ma propre main veut vous rendre victime;
Mais mon cœur est trop faible, et se sent révolté
Contre un si haut excès de magnanimité.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADELMAR.

ADELMAR.

Vers la porte où conduit cette sombre avenue,
Des soldats ont, Seigneur, inquiété ma vue...

CLODORIC.

Retirez-vous, mon père; il faut nous séparer.

SIGEBERT.

O terre, dans ton sein il est temps de rentrer!
Que j'y retrouve au moins la paix qu'on m'a ravie!
Je ne veux que la paix : je suis las de la vie.

CLODORIC (*embrassant son père*).

Quoi? sitôt m'arracher à ce cœur paternel,
A l'adieu le plus tendre!...

SIGEBERT.

Et, peut-être, éternel!

SCÈNE IV.

CLODORIC (*seul*).

Cruel jeu du destin ! C'est un roi vénérable
Que l'on contraint à fuir comme un lâche coupable !
Ah ! depuis qu'un tyran dicte ses volontés,
La nuit ni les foyers ne sont plus respectés.
Autour de nos palais sa garde nous assiège...
Peut-être, ô Sigebert ! ton refuge est un piège.
Quels maux en ta prison ne vas-tu pas souffrir,
Si, veillés de trop près, ne pouvant te nourrir,
Adelmar ni ton fils n'osent de ta retraite,
De peur de te livrer, percer l'ombre discrette !
Tout plein de vie encor dans la tombe enfermé,
Tu mourras sans secours, solitaire, affamé ;
Lorsqu'insultant peut-être à tes plaintes dernières,
Clovis, en ce séjour s'entourant de barrières,
Y fera retentir des chants dont les accords
Iront te désoler jusques au lit des morts,
Où ta douleur, du fond des voûtes sépulcrales,
Entendra de sa cour les fêtes triomphales.
On ne vient point.. Nul bruit.. Je n'entends point marcher..
Devais-tu soudain rompre un entretien si cher,
Adelmar ? eh ! pourquoi de si promptes alarmes ?
Que n'as-tu respecté le plaisir de nos larmes ?

SCÈNE V.

ADELMAR, CLODORIC.

ADELMAR (*accourant pâle et effrayé*).

Seigneur !...

CLODORIC.

Quel trouble affreux ! Quels traits épouvantés !
Parle ; qui te ramène à pas précipités ?

ADELMAR.

Votre père n'est plus !

CLODORIC.

Dieu ! quelle main perfide
Osa ?...

ADELMAR.

La sienne, hélas ! commit cet homicide.
A peine sous la voûte étions-nous descendus :
« Prévenons, a-t-il dit, tant de coups suspendus ;
» Sauvons mon peuple entier, mon fils et son amante. »
Il se frappe à l'instant, tombe ; et sa main fumante
Trace, avant d'expirer, ces mots avec le sang
Qui dégouttait du fer retiré de son flanc.

CLODORIC (*recevant le billet*).

O ciel !

(*il lit.*)

« Plains peu, mon fils, la mort que je me donne,
» Venge-la sur Clovis : ton père te l'ordonne. »

ADELMAR.

« Rends, a-t-il ajouté, cet écrit avec soin,
» Et de ton innocence il sera le témoin. »
Pour moi, sans mouvement, sans force et sans langage,
Surpris d'un coup si prompt et d'un si grand courage,
Je l'ai vu dans mes bras se pencher et mourir.

CLODORIC.

Malheureux!

ADELMAR.

Nul moyen n'eût pu le secourir.

CLODORIC.

Porte chez tous les rois ce billet trop funeste.
Des crimes de Clovis ce garant manifeste
Allîra leur colère à mon juste courroux...
Oui, je t'obéirai, mon père; oui, sous mes coups
Ton ennemi perdra la couronne et la tête...
(*à Adelmar.*)
Chez les rois mes parens cours sans que rien t'arrête;
Et que puisse bientôt le bruit de son trépas,
Dans les cours, Adelmar, devancer tous mes pas.
Ton courage, ô mon père, a passé dans mon âme!
Je le sens : ma fureur, comme une ardente flamme,
A séché dans mes yeux mes pleurs prêts à couler :
Sans larmes, je verrais tout ton sang ruisseler :
Ton sang irriterait ma soif de la vengeance....
Mais on vient... C'est, je crois, Aurelle qui s'avance :
Contraignons-nous.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AURELLE, ET LES GENS DE SA SUITE PORTANT DES TORCHES.

AURELLE.

Seigneur, sortiez-vous de ces lieux
A cette heure où la nuit couvre d'ombre les cieux?
Alliez-vous à Clovis porter quelque nouvelle
Du sort de Sigebert?

CLODORIC.

J'allais lui dire, Aurelle,
Qu'il chercherait en vain Sigebert sur nos bords:
Ce prince est loin.

AURELLE.

Où donc a-t-il fui?

CLODORIC.

Chez les morts.

AURELLE.

Quelle main l'a frappé, Seigneur?

CLODORIC (*bas à Aurelle*).

Qu'il vous souvienne
De quel coup sans témoins vous chargeâtes la mienne.

AURELLE.

Quoi? votre zèle a pu...

CLODORIC.

Vous vous en étonnez !

AURELLE.

Pourquoi tant de pâleur sur vos traits consternés ?

CLODORIC.

On ne peut sans horreur surmonter la nature.

AURELLE.

D'un service si grand quelle preuve assez sûre ?...

CLODORIC.

Le corps de Sigebert, et le poignard fumant
Convaincront vos regards de tout mon dévoûment.
La garde qui vous suit, déclarez-le sans feinte,
Me venait retenir captif en cette enceinte ?
Clovis était bien prompt à soupçonner ma foi.

AURELLE.

Vous étiez prisonnier, vous allez être roi.

CLODORIC.

Conduis-nous, Adelmar, dans ces voûtes funèbres....
Ces flambeaux vous pourront éclairer leurs ténèbres.

AURELLE.

(*à Clodoric.*)
Retirez-vous, soldats. Allons... vous frémissez ?

CLODORIC.

Mes cheveux sur mon front, Seigneur, se sont dressés,

Et de mon père mort la dépouille sanglante
Va soulever mon cœur déjà plein d'épouvante.

(*à part.*)

Soutiens-moi, Dieu du ciel ! ô Dieu ! ne laisse pas
Défaillir ma constance en ces affreux combats !

(*La toile tombe.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Même lieu de scène : un dais royal est dressé sur l'un des côtés du théâtre.*)

CLOVIS, GELIMER, GARDES.

GÉLIMER.

Les grands ont par votre ordre, en face du palais,
fait pour leur nouveau roi planter ce riche dais.
Ils attendent le chef qu'il vous plaira d'élire.

CLOVIS.

Clodoric est le roi que leur amour désire.
Un fils n'est pas souillé du crime paternel;
Et je ne punis point qui n'est pas criminel.
La sévère équité distingue un vrai monarque
Plus que les titres vains dont il porte la marque.
Appelez donc les grands : ils verront couronner
Celui que par leur choix Dieu voudra leur donner.

(*Gélimer sort.*)

(*A soi-même.*)

Plus envers Clodoric j'affecte d'indulgence,
Moins on soupçonnera le coup de ma vengeance.
Mon salut me contraint à ne plus l'épargner :
S'il m'eût livré son père, il aurait pu régner.
Mais jusqu'où t'emporta le désir de me plaire,
Aurelle, de mes vœux organe téméraire ?
Le parricide arrêt à ce prince annoncé,
Mes lèvres seulement l'ont-elles prononcé ?
S'il est vrai qu'en mon sein je le conçus d'avance,
De ton œil dangereux quelle est donc la science ?
Es-tu si pénétrant que d'avoir pu saisir
Dans le fond de mon cœur mon plus secret désir ?
Subtil observateur de tout ce qui m'anime,
S'il suffit d'un regard pour te pousser au crime,
En mes desseins changeans combien dois-je trembler
De trop laisser mes yeux ou mon front te parler !
Trop prompt à suivre un vœu plus prompt à se détruire,
Aujourd'hui tu me sers, demain tu peux me nuire,
Et tu cours le péril d'un juste châtiment
En trompant mes désirs par tant d'empressement.
Tu t'expliques trop tôt ma volonté muette :
Sois mon ministre, Aurelle, et non mon interprète.
Que dis-je ? ces forfaits, sitôt exécutés,
Comment sans me flétrir les aurais-je dictés ?
Les rois sont trop heureux que d'habiles esclaves
Ignorent de l'honneur les pesantes entraves,
Et qu'une lâche adresse épargne à leur pudeur
De commander le meurtre utile à leur grandeur :
Ainsi d'un attentat, sorti de leur pensée,
La honte après le coup loin d'eux est repoussée ;

Et quand de Sigebert je triomphe aujourd'hui,
Les hommes abusés ne noirciront que lui.
Qui sur tant de degrés éleva ma puissance?
L'intérêt des flatteurs et leur obéissance...
Ah! cachons mes ressorts à la postérité
Sous un noble appareil de magnanimité...
Quoi? d'où vient qu'une voix me dit qu'à la mémoire
Mille témoins vivans accuseront ma gloire,
Et que le sang des rois que j'immole en ces lieux
Souille à jamais mon nom qu'on porte en vain aux cieux?
Que me sert donc un trône, usurpé pour ma honte,
Si le dégoût mortel me saisit quand j'y monte,
Et si de mes travaux corrompant tous les fruits
Mon orgueil ne parvient qu'à combler mes ennuis!

SCÈNE II.

CLOVIS, EDELINDE, GARDES.

ÉDELINDE.

Écoutez-moi, Seigneur! qu'une amante éperdue
Soit de vous en secret un moment entendue!

CLOVIS.

Gardes, éloignez-vous.

(*Les soldats reculent de quelques pas.*)

EDELINDE.

Dieu juste! soutiens-moi...

CLOVIS (*avec une douceur mêlée d'ironie*).

Suis-je donc un tyran pour vous glacer d'effroi?

EDELINDE.

Seigneur, si votre approche et votre front sévère
Intimida souvent la cour qui vous révère,
Si de vos fiers soldats les chefs les plus hardis
De crainte à votre aspect rougissent interdits,
Ne vous étonnez pas qu'une femme éplorée
Vous parle ici comme eux d'une voix altérée,
Et n'attribuez pas le trouble de mon cœur
Au noir pressentiment d'une injuste rigueur.
Tremblante devant vous, rassurez mon langage :
Adoucissez un peu ce terrible visage.
Je vous viens implorer, Seigneur, pour mon amant :
Vous savez que toujours un noble attachement
L'entraîna, plein d'honneur, dans la course rapide
Où si loin éclata votre ardeur intrépide,
Et qu'il a secondé vos travaux glorieux,
Fier de vaincre au profit d'un roi victorieux.
Son cœur vous admirait ; et son zèle sincère
Du plaisir de vous suivre a fait son doux salaire :
Mais, s'il vous consacra ses services nombreux,
C'est qu'il vous crut, Seigneur, grand, juste, généreux.
Montrez-vous en effet tel qu'il vous vit paraître ;
Ah ! Seigneur, soyez grand comme vous pouvez l'être,
En payant Clodoric de ses travaux passés,
Et de tous ses exploits si désintéressés.
Soyez juste envers lui ; si son père est coupable,
Et ne punissez pas son refus honorable
De vous vendre le sang d'un proscrit aussi cher !
Si mes larmes enfin ont droit de vous toucher,
Ah ! soyez généreux, en épargnant la tête,

D'un vieillard sans pouvoir, dont la mort toute prête
Doit, avant peu de temps, borner les derniers jours,
Sans vous faire accuser d'avoir hâté leur cours.

CLOVIS.

Eh! qui vous fait penser que mes rigueurs, Madame,
Des jours de ce vieillard veuillent couper la trame,
Et que d'un roi clément, malgré sa trahison,
Sigebert n'a pas lieu d'espérer un pardon?
Son fils dont mes conseils ont formé le courage,
S'il aime à me servir, doit-il me faire outrage?
S'il m'eût cru généreux, Madame, il n'aurait pas
Versé l'or corrupteur aux mains de mes soldats.
De son père proscrit déclarant le refuge,
Votre amant de son sort m'aurait laissé le juge.
Est-ce honorer en moi la grandeur, l'équité,
Que de le dérober à mon œil irrité?
Cessez de me vanter un zèle sans constance
Que dément aujourd'hui sa lâche méfiance.
Le refus de m'instruire où son père est caché
Dit assez que de moi son cœur est détaché;
Et dès-lors qu'il trahit la foi d'un long service,
L'amitié ne doit plus suspendre ma justice.
Il fallait à ma foi sans peur s'abandonner,
Les rois, dieux de la terre, aiment à pardonner:
Mais leur foudre punit les mortels dont l'adresse
Veut tromper de leurs coups l'atteinte vengeresse.

EDELINDE.

Suspendez-les, Seigneur, ces coups prêts à partir!
A mes pleurs, à mes maux puissiez-vous compâtir!

Excusez Clodoric dont les avis d'Aurelle
Ont consterné le cœur, ont effrayé le zèle.
Eh! qui n'eût pas frémi de l'entendre parler ?
Sa main, lui disait-il, vous devait immoler
Un père malheureux, fugitif de son trône,
Et de vous, par ce meurtre, acheter la couronne :
Ou, si d'un tel forfait il avait trop d'horreur,
Sur moi-même attirant votre injuste fureur,
Il allait aux bourreaux exposer ma faiblesse,
Et mourir en donnant la mort à sa maîtresse.
Voilà comment Aurelle, ardent persécuteur,
Fut de vos volontés l'interprète menteur :
Voilà quels noirs arrêts son infâme génie
Dicte au nom de Clovis, que sa voix calomnie :
Voilà comment, Seigneur, les grands rois tels que vous,
Par des ministres vils de leur plaire jaloux
Sont noircis de fureurs que leurs âmes ignorent,
Et dont pour tous les temps les bruits les déshonorent!
Ce que vous avez fait, qui vous l'a suggéré,
Seigneur? L'espoir d'un nom plus beau, plus révéré.
Eh bien! souffrirez-vous qu'un flatteur lâche, avare,
Vous montre à l'univers sous les traits d'un barbare?
Après tant de travaux, laisserez-vous ternir
Des faits qui passeront au dernier avenir?
Mais quoi? Tous ces guerriers, compagnons de vos armes,
Désormais leur devoir les remplira d'alarmes,
Si, d'ordres criminels tremblant d'être chargés,
Par de honteux liens vous vous les engagez.
Toute chaîne est fatale auprès d'un maître injuste.
Vous tiendrai-je, Clovis, un discours plus auguste?
Vous parlerai-je au nom du roi de tous les rois

Dont votre foi naissante a proclamé les lois ?
Souverain éternel des souverains du monde,
Il veut sur la vertu que leur trône se fonde,
Et son souffle détruit le sceptre des humains
Dont l'aveugle injustice ensanglante les mains.
Vous avez embrassé sa religion sainte :
Les peuples diront-ils qu'avili par la feinte
Un héros se courba, les voulant abuser,
Devant l'autel d'un Dieu qu'il semblait mépriser ?
Non, vous êtes Chrétien ! plein de votre croyance,
Dédaignez l'imposture, et surtout la vengeance,
Et craignez à jamais de souiller en un jour
Tout un règne bientôt écoulé sans retour.
Prévenez, prévenez l'action la plus noire :
Quelquefois un moment sauve un siècle de gloire !....
Vous vous troublez, Seigneur, et je lis sur vos traits....

CLOVIS (*avec promptitude*).

Sur mes traits ! pensez-vous y lire mes secrets ?
Ne vous en fiez pas à des marques peu sûres :
Parfois mes sentimens trompent les conjectures.
Aurelle qui m'approche et croit m'interprêter,
Dicte en mon nom des lois qui peuvent m'irriter,
Et s'expose à subir la peine légitime
De prétendre à me plaire en ordonnant un crime.

EDELINDE.

L'espoir me reste donc de sauver mon amant !..
Il vient... Quelle tristesse et quel abattement !....

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLODORIC, AURELLE.

(*Les soldats se rapprochent de Clovis.*)

AURELLE.

Seigneur, tout est soumis; et, devant vous, Aurelle
De tous vos défenseurs conduit le plus fidelle.
Après le coup hardi qu'il a porté pour vous,
Il n'est plus de mortels de vos faveurs jaloux
Dont l'orgueil enviât la haute récompense
Que doit à son effort votre reconnaissance.
Un tel discours, grand roi, ne vous surprendra pas
Lorsque de Sigebert apprenant le trépas,
Vous saurez que sa main, vengeant votre querelle,
N'a pas même épargné la tête paternelle.

EDELINDE.

Qu'entends-je?...

CLODORIC.

(*A part, apercevant Edelinde, que son trouble l'avait empêché de voir en entrant.*)

A sa rencontre étais-je préparé?
Soutiendrai-je l'assaut qui va m'être livré?

CLOVIS (*gravement*).

Dit-il vrai?

EDELINDE.

N'osez-vous démentir son langage?

CLODORIC (*d'un ton oppressé*).

Je ne puis de ses yeux nier le témoignage.

EDELINDE.

Juste ciel!

AURELLE (*montrant un fer*).

Oui, j'ai vu son père renversé
Sous ce même poignard dans ses flancs enfoncé :
Vers ce triste spectacle il m'a servi de guide,
Et j'ai lieu de louer...

EDELINDE (*avec indignation et fureur*).

Un lâche parricide!
Un tigre dégouttant du sang le plus sacré!
Un monstre, de mon cœur désormais abhorré!
Certe, il ne prétend pas que je sois le salaire
Du forfait inouï qu'il commit pour vous plaire.
Avec moi, s'il fallait, que n'a-t-il su périr?
Tout l'effroi des malheurs que j'avais à souffrir
De ce coup détestable est une excuse vaine;
Et mon amour se change en éternelle haine.
Plus mon cœur s'aveugla sur sa feinte douceur,
Plus il est effrayé de toute sa noirceur.
Quelle épouse oserait entrer au lit terrible
De l'homme sans pitié qui d'un œil inflexible
D'un père qu'il frappa vit le sang à longs flots
Étouffer le reproche et les derniers sanglots,
Et sans aucun remords, tranquille après sa rage,

Vient réclamer le prix de son affreux courage !
Quels sentimens, barbare, attendrait-on de toi,
Toi, l'horrible assassin d'un déplorable roi
Qui te donna la vie, et de qui la tendresse
A mouillé ton berceau de larmes d'allégresse ?
Nul amour, nul respect, nul touchant souvenir,
Ses leçons, ses vertus, n'ont pu te retenir,
Vil meurtrier !... ta main, à ton maître engagée,
S'il eût proscrit mon sang, m'eût moi-même égorgée....
Ah ! tu surmontes mal ta honteuse douleur !
Va, garde sur ton front cette infâme pâleur
Qui toujours distingua, par des dehors sinistres,
Des criminelles cours les féroces ministres.
Confuse de mon sort et d'avoir pu t'aimer,
Au tombeau pour te fuir je voudrais m'enfermer.

(*Elle sort.*)

CLOVIS (*à Aurelle*).

Aurelle, modérez sa douleur indiscrette.
De Sigebert encor tenez la mort secrette.

(*Aurelle suit Édelinde.*)

SCÈNE IV.

CLOVIS, CLODORIC.

(*Les gardes entourent Clovis, et se placent aux côtés de Clodoric.*)

CLOVIS.

Eh quoi donc, Clodoric ? Vous semblez éperdu !
Au service éminent que vous m'avez rendu,

Qui n'aurait pas pensé que vous aviez une âme
Moins prompte à s'émouvoir des larmes d'une femme ?
La pitié vous saisit ; ou , peut-être , un remords
D'avoir poussé vous-même un père chez les morts.
Vous troublez-vous déjà d'un sinistre présage ?

CLODORIC.

Sa voix m'a rappelé la déplorable image
D'un vieillard dont l'amour a chéri mon berceau,
Et j'ai cru de son sang revoir le long ruisseau,
Ses yeux fermés, sa bouche entr'ouverte et flétrie,
Exhalant en soupirs les restes de sa vie.

CLOVIS.

Comment ? ignorez-vous que ces tristes tableaux
Épouvantent l'esprit des meurtriers nouveaux ?
Après avoir commis ce qu'on nomme un grand crime,
Tout repentir est lâche et n'a rien qu'on estime.

CLODORIC.

Du repentir amer je ne sens point le fiel.
Qui commanda le meurtre en rendra compte au ciel.
Je me crois innocent ; et veux, par mon courage,
Racheter ma couronne et mon juste héritage.

CLOVIS.

Le désir de régner est donc en vous bien fort,
S'il vous rendit facile un parricide effort ?

CLODORIC.

J'ai lieu de m'étonner si votre cœur s'étonne
Qu'un forfait coûte peu pour s'acquérir un trône.

CLOVIS (*après un mouvement qu'il réprime*).

Prince... où donc votre père était-il retiré?

CLODORIC.

Sous ce palais, au fond d'un réduit ignoré.

CLOVIS.

Pourquoi refusiez-vous d'abord de m'en instruire?

CLODORIC.

Je l'ignorais : lui-même est venu m'y conduire.

CLOVIS.

Il s'est donc sans frayeur mis en votre pouvoir?

CLODORIC.

Oui, sans frayeur... et moi, j'ai rempli mon devoir.

CLOVIS.

Il fallait de ses jours me rendre encor le maître.

CLODORIC.

Vos soldats devant vous m'empêchaient de paraître.

CLOVIS.

Sa mort me garantit votre sincère foi.

CLODORIC.

Puissent tous vos sujets vous aimer comme moi!

CLOVIS.

Ce zèle aura bientôt sa digne récompense.

CLODORIC.

Oui, le sang paternel sera payé, je pense.

CLOVIS.

Comptez-y bien : Clovis peut vous en assurer.

CLODORIC.

Un mystère important me reste à déclarer,
(*A voix basse et s'approchant un peu plus de Clovis.*)
L'enceinte de ce lieu cache un trésor immense;
Et pour me conquérir votre auguste alliance,
Je prétends vous livrer le dépôt précieux
Des biens que sous la terre ont gardé mes aïeux.
Aux avides regards j'ai craint de les commettre ?
C'est dans vos seules mains que je veux les remettre :
Suivez-moi sous la voûte où mes pas ont marché.

CLOVIS.

En quel lieu descendrai-je ?

CLODORIC.

Où mon père est couché.

CLOVIS.

Y pourrez-vous rentrer sans une horreur profonde ?

CLODORIC.

J'en sortirai content, et nouveau roi du monde.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GÉLIMER, TROIS DÉPUTÉS D'ÉTAT, GARDES.

GÉLIMER.

Sur le destin public les grands sont effrayés ;
Et devant vous, Seigneur, ils nous ont envoyés,
Trop inquiets de voir des mains mal assurées
Rassembler de l'État les rènes égarées.
Sigebert n'est plus roi : c'est à vous de nommer
Quel digne successeur nous devons proclamer.
Si le ciel en sa place aujourd'hui vous couronne...

CLOVIS (*d'un ton solennel*).

Malheur à qui se rend l'usurpateur d'un trône !
Je ne ravirai point, par votre élection,
Un sceptre héréditaire en votre nation.
La justice à mon cœur en ôterait l'envie.
Sachez que maintenant Sigebert est sans vie.

GÉLIMER.

Il est mort !

CLOVIS.

Clodoric est son juste héritier :
(*Avec l'accent de la justice indignée.*)
Mais prendrez-vous un roi qui fut son meurtrier,
Et dont le front, marqué du sceau de l'anathême,
Mérite un coup du glaive, et non un diadème ?

CLODORIC.

Tyran ! voilà le prix que tu m'aurais gardé,
Si de ma main un père eût été poignardé.
Apprends qu'il s'immola pour éviter ta rage ;
Et voulant jusqu'à toi me r'ouvrir un passage,
D'un sang pur et sacré je m'annonçai couvert,
Pour venger par ta mort la mort de Sigebert.
J'espérais sur sa tombe assurer ton supplice.
Ce trésor dont l'appât flattait ton avarice,
De mon piége tendu fut une amorce encor ;
Ma vengeance, tyran ! était mon seul trésor.
Mais puisqu'à tes soldats je n'ai pu te soustraire,
Reçois ici le coup que te doit ma colère.

CLOVIS.

Holà, gardes !....
(*Les gardes se jettent sur Clodoric et le désarment.*)
Au loin traînez un imposteur,
De la mort de son père abominable auteur.

CLODORIC (*entraîné par les soldats*).

O ciel ! laisseras-tu, me livrant sans défense,
Sous l'opprobre du crime accabler l'innocence ?

CLOVIS.

Soyez sourd à ses cris... frappez cet assassin
Dont la rage aspirait à me percer le sein.
(*A Gélimer et aux députés.*)
Vous, allez au conseil, où votre loi réside,
Dire comment Clovis punit un parricide.

SCÈNE VI.

CLOVIS (*seul*).

Va mourir, malheureux ! Joins ton père au tombeau :
Tu serais son vengeur si tu n'es son bourreau :
Innocent, ou coupable, il faut que tu périsses
Puni de ton forfait, ou de tes artifices.
Lorsqu'Aurelle à mes yeux te présenta souillé
Du meurtre de ce roi tristement dépouillé,
J'éprouvais que l'aspect d'un monstre si coupable
Même à ceux qu'il servit toujours est exécrable.
Peut-être en mes regards a-t-il lu le mépris
De cet acte odieux dont il cherchait le prix ;
Alors, niant son crime et plein d'inquiétude,
Sentant qu'il méritait ma juste ingratitude,
D'un fatal désaveu pensant à se venger,
Le perfide épiait l'instant de m'égorger :
Ou, s'il est pur du sang dont lui-même s'accuse,
Ah ! jugeons de sa rage à sa fatale ruse,
Sacrifions un homme, implacable ennemi,
Qui feint une douceur dont Clovis a frémi.

SCÈNE VII.

CLOVIS, EDELINDE, ADELMAR.

EDELINDE.

Ah! d'un prince innocent révoquez le supplice!
J'implore d'un héros la vertu protectrice....
Aux mains de cet ami Sigebert a laissé
Un écrit que sa main de son sang a tracé.
Le voici.... Clodoric n'est point un parricide....
(*Elle remet l'écrit à Clovis.*)
Sauvez, sauvez ses jours, si l'équité vous guide.

ADELMAR.

Le sort de Clodoric, qu'on vient de publier,
M'appelle devant vous pour le justifier.
Seigneur, je fus témoin de la mort de son père,
Et puis répondre à tout d'une bouche sincère.

CLOVIS.

Qu'ai-je lu ?... L'innocence est sacrée à mes yeux...
Arrachez Clodoric aux soldats furieux!
Courez, et ramenez Clodoric à ma vue.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AURELLE, GÉLIMER, GRANDS, SUITE, PEUPLE.

AURELLE (*à Clovis*).

Il n'est plus temps : sa tête, hélas ! est abattue.

EDELINDE.

Ciel ! ô ciel !... de la vie on l'a donc fait sortir
Innocent d'un forfait qu'il n'a pu démentir !
Mes imprécations l'ont suivi sous le glaive....
Quel adieu pour nos cœurs.... mais toi, barbare, achève,
Perce mon sein.... ô dieu ! je succombe....
(*Elle s'évanouit.*)

AURELLE (*à Clovis*).

Seigneur,
Tournez, tournez vos yeux vers le public honneur
Que les grands de l'Etat s'empressent de vous rendre.
A régner sur ces bords nul chef n'ose prétendre.

GÉLIMER.

Ah ! montez sous ce dais, et nous donnez des lois,
Vous qui du joug romain sauvâtes les Gaulois.

AURELLE.

Héros de Tolbiac, quels souverains plus dignes
Ont de plus de valeur donné d'illustres signes ?

GÉLIMER.

Grand vainqueur de Vouglé, quel plus noble laurier
Ceignit jamais un chef mis sur le bouclier ?

CLOVIS (*d'un ton d'humilité*).

Non, qu'un autre mortel, cher à votre patrie,
Se rende ici l'objet de votre idolâtrie.
Trop de sceptres nouveaux à mes mains ont pesé ;
Et d'un fardeau plus lourd je serais écrasé.
Redoutez mes rivaux dont la jalouse rage
Dirait que de vos rois j'envahis le partage,
Et que, de leur ruine espérant profiter,
Leur mort fut un malheur que j'ai pu méditer.

AURELLE.

Périssent les auteurs d'une telle imposture !

GÉLIMER.

Clovis, de tes refus épargne-nous l'injure.
Arrache notre sceptre aux mains des factions
Qui troubleraient nos murs de leurs divisions.
Règne, de ton repos fais-nous le sacrifice ;
Ou de t'avoir choisi crains qu'on ne nous punisse.
(*Gélimer et les grands mettent un genou sur la terre.*)

CLOVIS.

Je me tais : vos dangers me forcent d'accepter
Le joug nouveau que Dieu me condamne à porter.
(*Il monte sur le trône.*)
Eh bien donc !... sous ce dais, je jure en cette enceinte
De régner par les lois et la piété sainte,

Et si de ma faiblesse un jour l'Etat se plaint,
Songez qu'à le régir vous seul m'aurez contraint.

EDELINDE (*r'ouvrant les yeux*).

Quel objet !.. quel spectacle est offert à ma vue !...
Ce monstre est l'héritier des victimes qu'il tue !
Voilà le prix du sang et du père et du fils....
Que le mien fume encore en l'honneur de Clovis.

(*Elle arrache l'arme d'un soldat et se poignarde.*)

CLOVIS.

Dieu ! sauvez-la....

(*Il s'élance vers elle.*)

EDELINDE.

Je touche à mon heure suprême....
De la mort qui te parle écoute l'anathême :
Ta fausse gloire, acquise à force de noirceurs,
Léguera la discorde à tes vils successeurs :
Tes fils s'entretueront : ta courte dynastie...
Exécrable à jamais.... bientôt anéantie....
Fera place à des rois dont les faits généreux
Rendront de tes pareils le règne plus affreux,
Race aux Français prédite.... et de qui la durée
Plongera dans l'oubli ta famille abhorrée.

(*Elle expire.*)

CLOVIS (*à soi-même*).

Fatal usurpateur, me voilà condamné
A poursuivre un succès dont je suis consterné !...
N'importe ! à mon bonheur laissons les peuples croire,
Et que mon seul triomphe arrive à la mémoire.

FIN.

